

Éliphas Lévi

Rimes et Raison

Poésies inédites, novembre 1871

Manuscript in the author's hand, 116 leaves, 180 x 140 mm, paper.

Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne, Paris, MS 1799.

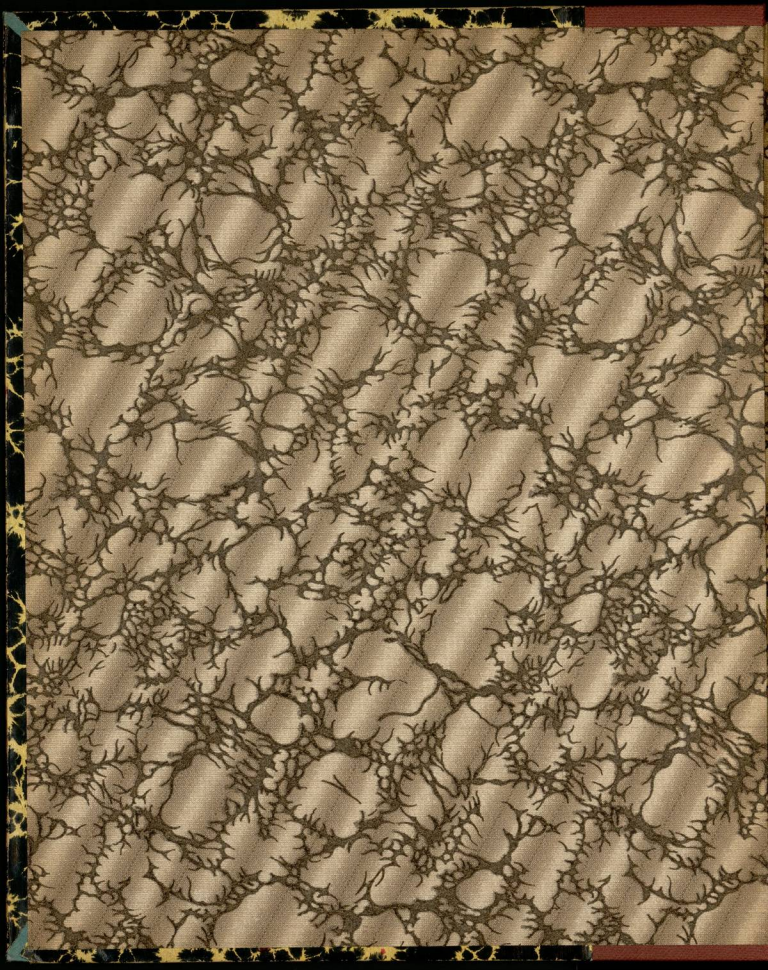
Digitised by NuBIS, the Sorbonne's digital library, and reproduced here in full from its own images.

Licence Ouverte Etalab.

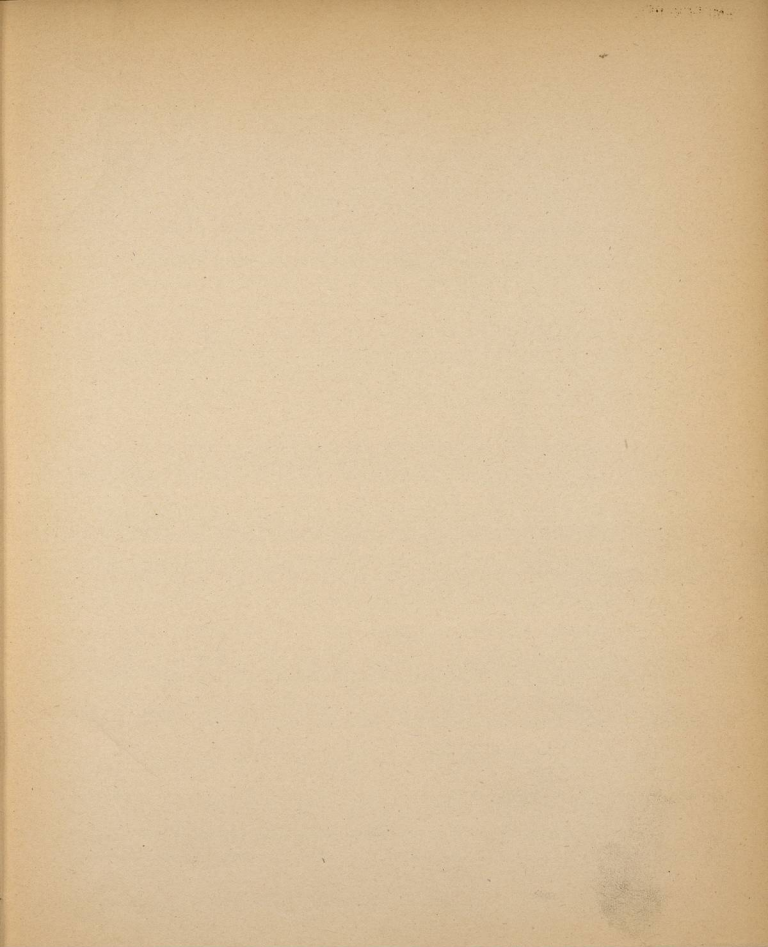
Original: <https://nubis.bis-sorbonne.fr/ark:/15733/6hnh> (ark:/15733/6hnh)

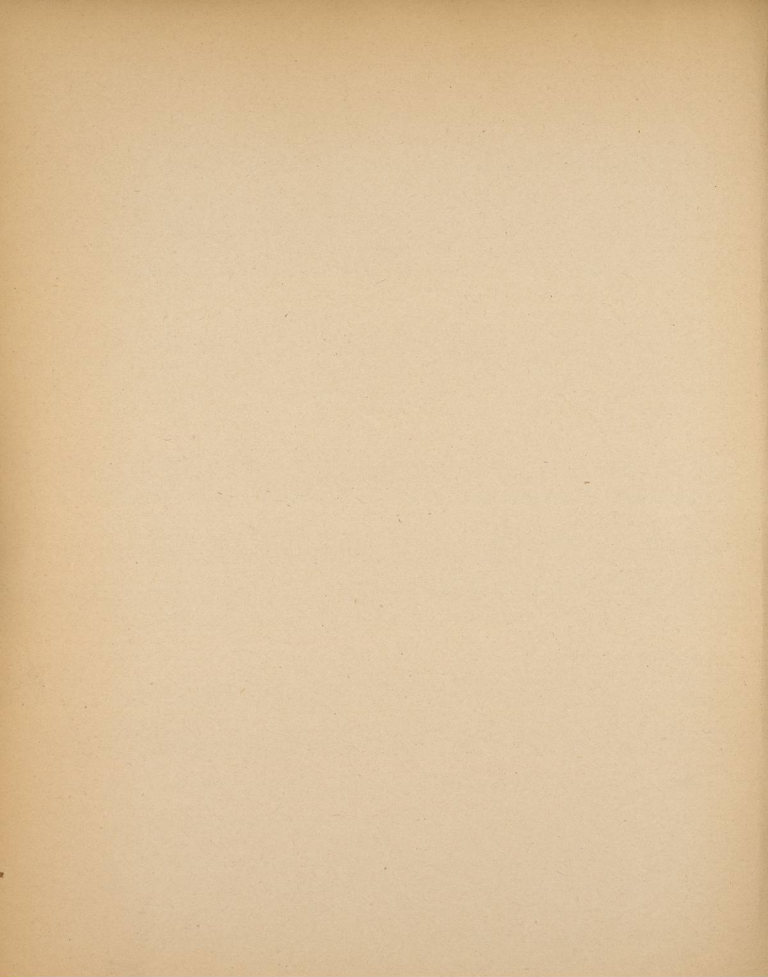
Compiled as a single document by the Grand Orient Library, and offered here for download.

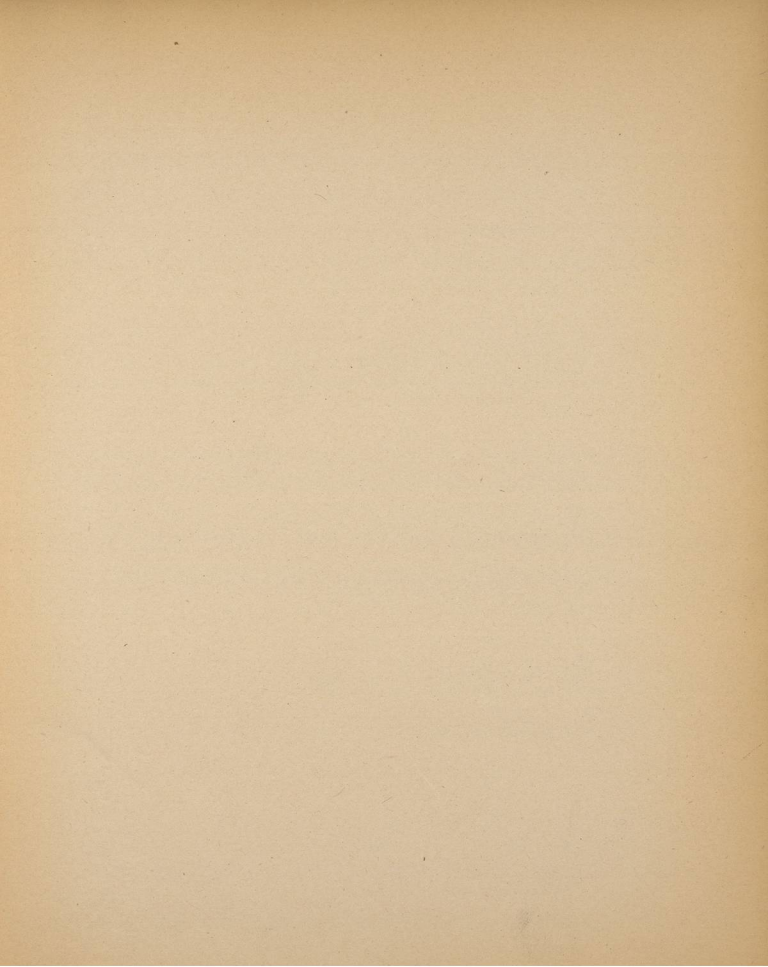
The leaves are resized and otherwise unaltered.

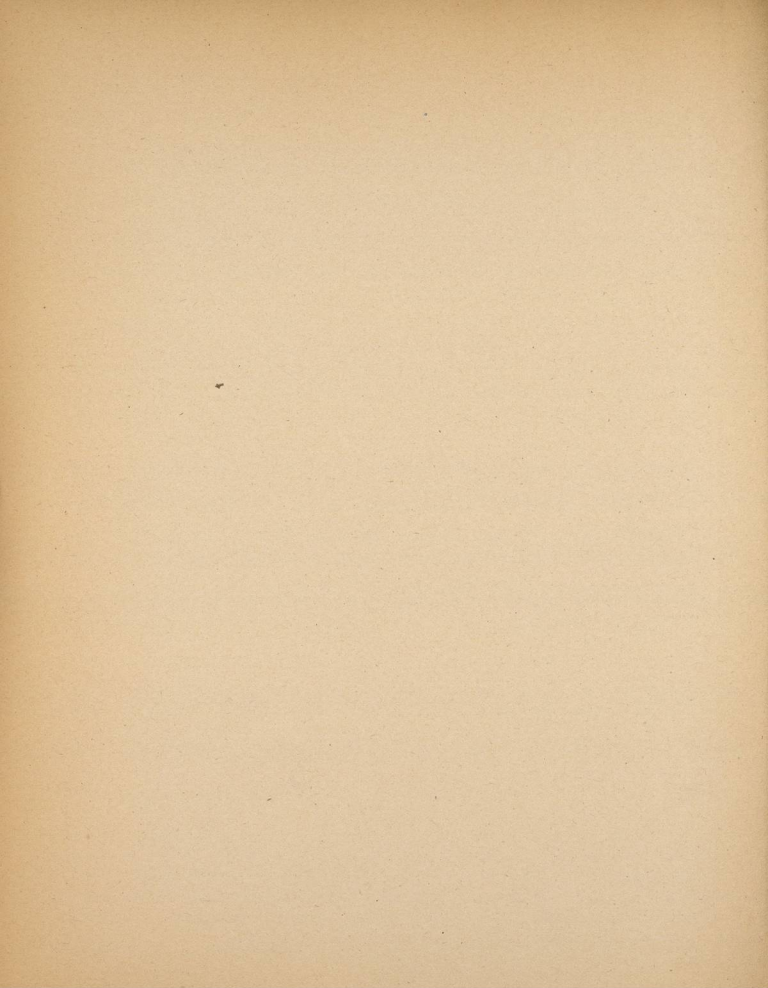


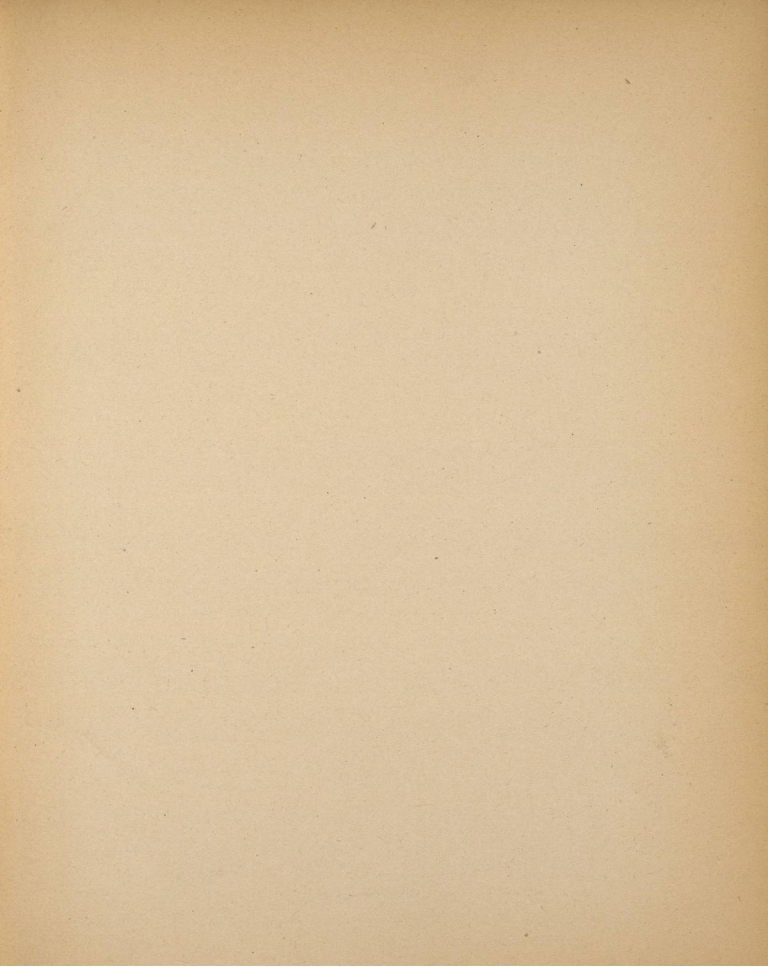


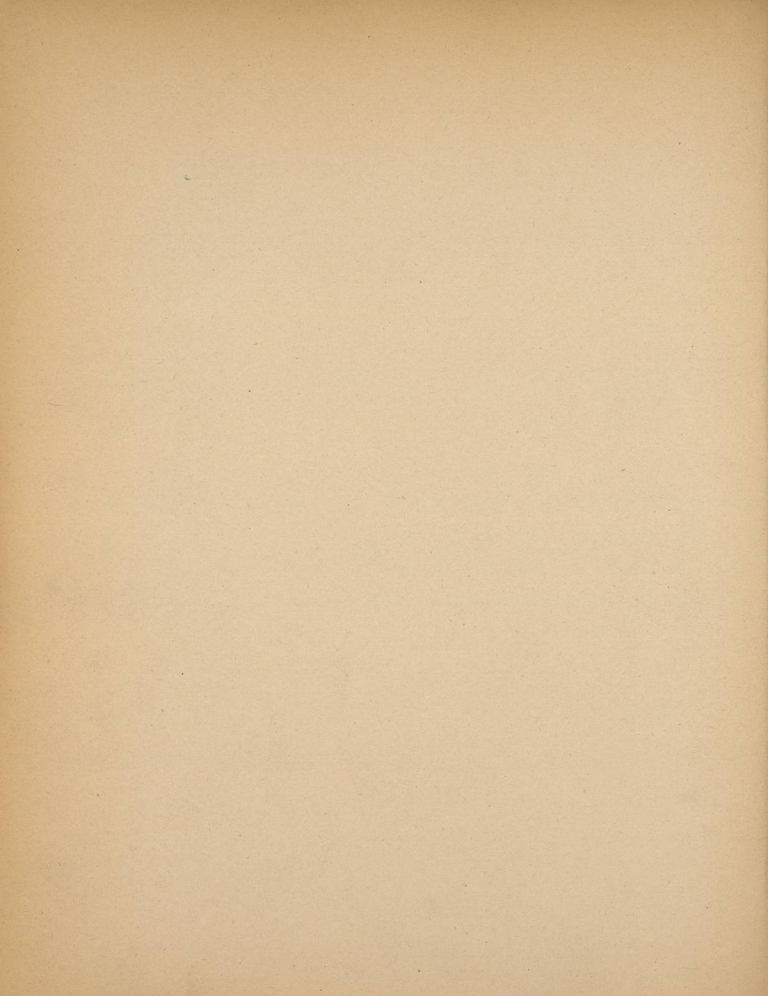












Ms 1799

1

Primes et Mailon
Lecavanger

Seckelbacher

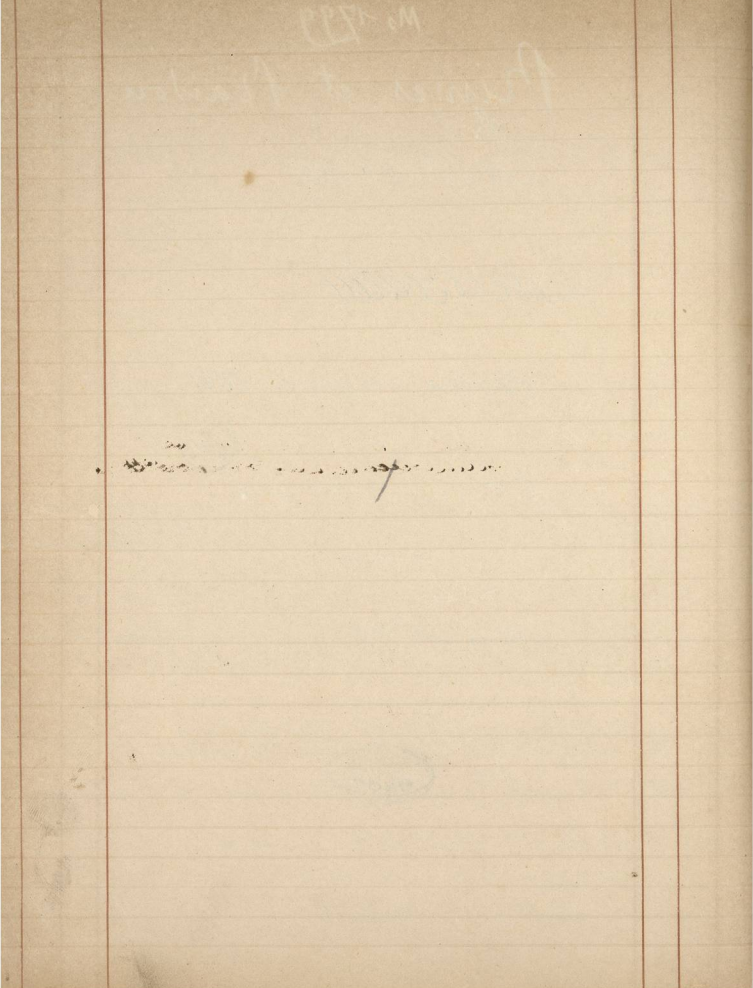
Seckelbacher

par Eliphas Levi



folioté 1^a 146





La liberté

Tambe

A Auguste Barbier

La bouche aux vifs jurons peut se noircir de poudre
 Et se crispier en rugissant,
 Les mains aux sales doigts peuvent lancer la poudre
 puis se laver avec du sang
~~pour se débarrasser de la saleté du sang~~,
 L'aveugle multitude a ses jours de victoire;
 Mais quand le peuple est déchaîné
 Il se rue au désastre et jamais à la gloire
 Le tockin n'a jamais sonné
 pour annoncer la paix venue de l'abondance
 Le peuple épuisé de fureur
 Cherche et trouve toujours une tête qui peute.
 Malheur alors, trois fois malheur
 A tous, si pas hazard, la tête qui remplace

Le désordre par l'attentat
Et s'improvise un corps avec la populace
Et la tête d'un scélérat !

C'est alors que l'empire appartient à l'audace
Alors les titans furieux
L'un de l'autre en luttant escadent la place
Comme s'ils assiégeaient les cieux.
La politique affreuse est un concours de crimes
Libère ^{instruit} ~~enfante~~ Caligula
Claude enhardit Néron, l'on flétrit ^{l'innocence} ~~l'innocence~~
Marius ^{fait aimer} ~~écrase~~ Sylla
Cathien d'un poignard meurt Robespierre
Les roches sont ensanglantées
Le glaive du bonreau balance le populaire
Frappe et tranche des deux côtés.

La suprême raison c'est le dernier supplice
 Le bon droit c'est l'impunité
 Et tous également ignorant la justice
 M'écouvaissent la liberté.

La liberté n'est pas une fille des rues
 La crinière et les seins au vent
 Qui prend dans les ruisseaux les hideuses écumes
 De la civotte au flot mouvant !
 Ce n'est point une large et sordide javotte
 Qui, dans un délire sans nom
 Ceint le drapeau rouge et trouffant la cotte
 Grinpe à cheval sur un caou.
 Ô l'Auguste Barbier singulière d'émule
 Qui, calomniant notre amour
 Pour notre liberté, pour l'âge de la France
 prend l'héroïsme de Méricour !

Certes, la liberté n'est pas une courtisane
Du noble faubourg saint germain,
Mais c'est encore moins cette infâme drôlesse
S'enivrant le sabre à la main !...

.....
Elle a de jacobin d'arc la mission divine
Et la sévère chasteté
Elle venge toujours le droit qu'on assassine
Elle est forte de vérité
Elle fait protéger le corps dans chaque membre
Et la batante aux plateaux d'or
Elle rejette également les priques de septembre
Et le couteau de Cheruidor,
Elle n'a point voulu le sang de Louis seize
Ni celui de l'effrayé Marat
Devant son tribunal il faut que tout s'appaise

Elle ne figne de contrat

Qu'entre la fierte digne et la loi souveraine,
frappe-t-elle, c'est pour sauver.

Mais elle est sans faiblesse et pas un capitaine
Ne se fait jamais enlever.

Quand des plus vils instructs les mentes dévorantes
ont cru sous les flèches du mal
Et sans le noir filet des haïmes délirantes
Voir tomber le corps social
Quand de sourds grognements les chiens étouffaient
Et quand la troupe du chasseur
A sonné la curée aux limites qui bouillissent
Hurlant la faim, ^(*)flairant l'honneur
Les aboyeurs pressés alors s'entre-déchaînent
Se pouscent, se mordent entre'eux
Sans arriver jamais à la chair qu'ils aspirent

(*) flairant

Ces la vierge aux terribles yeux
L'austère liberté près du mort qui s'écaille
pâle mais la couronne au front
Et dans la main le fouet, inexorable veille
Pour le garder d'un tâche affreux,
Puis lorsque la colue à la queue béante
L'étrangle en un dernier effort
Elle se dresse alors couronnée et géante
Et touchant le prétendu mort
Elle le galvanise, éveille la chair vive
Lui commande au nom de la loi
Sur son front effrayé soufflé pour qu'il revive
Et dit: Lazare, lève toi !

Et le vrai peuple enfin, le peuple qui travaille
Le peuple de l'humanité

Du pouvoir abattu relève la muraille
 Et reconstruit l'autorité,
 La nation s'étourdit et sort de son ivresse,
 Tous les rangs se donnent la main
 On maudit l'anarchie, on cherche la sagelle
 Le progrès poursuit son chemin.
 Et le soldat montrant les lauriers qui fleurissent
 Sur son fusil discipliné
 Le fermier réparant les granges qui s'écroulent
 La mère offrant son nouveau né
 Le laboureur mettant la main sur la charrue
 Le pasteur comptant son bétail
 Et le peuple marchant paisible dans la rue
 Avec les armes du travail,
 Le riche sans orgueil, le pauvre sans envie
 Tous, et chacun de son côté

Disent en exhibant leurs titres à la vie:
Voici ma part de royauté!

La mort de Galilée

Le Dieu qu'a formulé la vulgaire croyance
 S'était au fond du ciel des livres de science
 Car l'Eternel peut bien s'émanciper un peu
 Rien que Rome ait réglé ce que doit faire Dieu
 Dieu donc, le Dieu banni par des prêtres ignares
 Se trouvait à l'étroit dans leurs dogmes barbares
 Et se sentant sic' pas les inquisiteurs
 par déceule, disait : ces livres sont menteurs
 C'est ~~la terre~~ ^{le soleil} qui tourne et la terre immobile
 Soutient ma vieille Rome infatigable tybelle
 Rome n'a pas senti le sol qui remuait
 Et quand Rome a parlé Dieu doit cesser nuets !
 — nuets aussi cessaient les anges des étoiles
 Mais de l'espace immense ayant percé les voiles
 Copernic s'écria : vous vous trompez, seigneurs !

à ces mots insolents les élus eurent peur
Mais Dieu toujourserein dans la nuit étoilée
Dit: pour le mieux savoir, consultons galilée
Qui d'un beau désaveu confus et repentant
Dit en frappant la terre: elle tourne pourtant!
Que l'ange de la mort descende et le ramène.
Or galilée alors malgré la foi Romaine
Braquait son telescope au fond du firmament
Et l'ange n'osa pas le prendre en ce moment
Mais d'un inquisiteur traînant la robe noire
Il apparut au seuil de son observatoire
Le savant tressaillit, fit un signe de croix,
Le celeste instrument s'échappa de ses doigts
Et la mort triompha: le n'était plus qu'un homme.
Galilée arriva devant le Dieu de Rome
Et lui cria: Seigneur je consens à l'enfer
Oui, malgré satau même et ses griffes de fer

Elle tourne, Seigneur, elle tourne, la terre !
 Et vous le savez bien malgré votre colère ;
 Je le démontrerai pourtant si vous voulez.
 Alors Dieu s'adressant aux papet assemblés
 Leur dit que voulez vous ? il paraît qu'elle tourne.
 Des longteurs à regret parmi vous je séjourne
 Galilée est sauni, je le suis avec lui
 Je vous laisse le ciel tout plein de votre ennui
 Et pour que votre foi demeure immaculée
 Je suivrai dans l'enfer le pauvre Galilée.

Alors Dieu descendit dans l'abîme de feu
 Le diable dans le ciel prit la place de Dieu
 Et tout se retourna : le paradis fut sombre
 La science avec Dieu d'un groupe éclaira l'ombre
 Socrate et vaincu devint des élus
 La vérité dicta des dogmes absolus
 La conscience eut droit de grâces et de franchise...
 Mais le pape infallible est resté dans l'Eglise !

A Monseigneur Dupauloup

Sur son histoire de Jésus

Vous avez, Monseigneur, dans un noble langage
Tracé de l'Éternel l'homme-Dieu la poétique image
Mais ne sentez-vous pas que tant d'humanité
Est un secret reproche à la divinité ?

Le pardon c'est la vie, et l'enfer la croyance.
A son père pourtant il prêchait l'indulgence
En disant: sauve les de ton peuple sans fond
Les hommes ô mon père ignorent ce qu'ils font
Dans le beau sentiment qui dicte la prière
Le fils n'est-il donc pas plus humain que son père?
Le cruel Dieu des juifs n'est-il point dépassé?
Et Dieu comprendra-t-il ce que l'homme a pensé?
Le cruel Dieu des juifs étant le Dieu de Rome

Rome doit en Jésus excommunier l'homme
 Car l'homme a déchiré le voile du saint lieu
 Et sans le sauveur l'homme est plus grand que le Dieu!

Ainsi dans votre écrit plein d'une foi subtile
 Vous humanisez tant le divin évangile
 Qu'on sent l'homme d'esprit sous le prédicateur
 Vous effacez le diable avec le bon pasteur
 Et chez vous, cher orgueil de ma bibliothèque
 L'élégant moraliste est meilleur que l'évêque

Paris

A Auguste Barbier

Il est sous le soleil une cité superbe
Aux squares verdoyants pleins de fleurs et pleins d'herbes
Une Babel dorée aux splendides contours
Sonore de clochers de chars et de tambours
Ou des mondes passés la recnaissance active
Semble avoir entassé l'histoire trouée et minée
Et qui, de l'univers présidant le congrès
Sur les rayons de fer lance au loin le progrès
C'est le cerveau du monde et l'âme de la terre
Rivale du soleil, fée du tonnerre
C'est le cœur gigantesque ou tout vaisseau conduit
Qui dévore l'idée et qui la reproduit.
C'est Paris, c'est le ciel, c'est l'air, c'est le monde

C'est un temple bâti sur un cloaque immonde.
 Là, règne l'impudeur sur un trône d'argent,
 Là travaille et conspire un peuple intelligent
 Là, se cache et se tait la misère terrible
 Vieux sphinx toujours debout au bord du vil horrible
 Et le pâle voyou moqueux et demi nu
 Est le visage humain de ce monstre inconnu.

Paris ^{Splendeur} ~~propre~~ du vice et l'ardeur du cynisme
 Bêtise du savoir, farce de l'héroïsme
 Spartacus en faux col, Homère en abat-jour
 Comédie ou souvent le sublime fait four
 Ou les sanglots mêlés font un éclat de rire
 Ou la gaieté revient quand la patrie expire
 Hôpital de Gilbert, forum de Mirabeau
 Ou le carrosse tringue avec le tombereau
 Parthénon, Lupanar panthéon, gémoirs
~~Des~~ Succès ^{troupeaux, trafics, sublimés} ~~recelés~~, ~~des~~ ~~recelés~~ agonies!
 Le vieillard qui jamais ne se laisse en courant

Et qui sans s'attrapper poursuit le juif errant
Le grand semeur d'oubli des choses disparues
Le teus devient flaneur en passant dans tes rues
Car il n'a jamais vu résister à la loi
Rien de si florissant et de si beau que toi!

La race de paris c'est la race vivante
L'instinct divinateur, la perle savante
C'est platon raisonnant la hotte sur le dos
C'est voltaire incarné dans la foi des badauds
C'est chausin sans payeur, prudhomme sans ^{reproche}
Le diable et figaro réunis dans garroche
C'est la froide cocotte au chignon borsaloff
Au jupon monstrueux par des cerceaux enflés
Qui se vante au soleil par deux pinceaux
Et grime d'un longrou sa joue enfarinée
C'est le petit crevé mannequin bien appris
Qui juge les chevaux et les femmes au prix

Et qui fait grasseyer dans la langue fleurie ¹⁰
Les termes les plus purs... d'un valet d'écurie.
C'est le boursier ventru ganté de verre frais
Qui du désastre escompte à son profit les frais
Et se frotte les mains puisque la bourse monte
Quand l'abaisse l'honneur et quand grandit la honte
Mais s'est aussi, plus haut que le lâche bétail
L'étude ingénieuse éclairant le travail
C'est le peuple dictant ses lois à la tribune
C'est le mérite enfin corrigeant la fortune
Le poète Barbier prendrait-il par hasard
Pour le lieu de Paris le quartier Mouffetard?
Ou donc va-t-il chercher son infernale étude
Et sa fange en travail bouillonnant dans la cuve?
A-t-il pour inspirer ses étranges égouts
Botté jusqu'à la cuisse exploré les égouts?
Plein d'une eau noirâtre et qui ceint à peine
Prend-il dans sa fureur la Bièvre pour la Seine?

Laissons la pourriture à l'ancien Montfaucon
La murque est loin du Louvre et vade d'Apollon
D'un réalisme abject évitons la folie
Au vin délicieux ne méfions point la lie
Si Paris est la cuve ou les raisins foulés
Versent du vin nouveau les flots encor troubles
Dans les flancs orageux le nectar surabonde
Et la gloire par lui déborde sur le monde.

La chute de la colonne

Tambe

Lorsque Vitellius comme un porc sur la paille
 Agouillait eusanguanté
 Et lorsqu'entour de lui la romaine canaille
 Bavait la lache emanté
 Lardé par les couteaux catésse' lui les piens
 Euflé', livide, violet
 H n'ellaya dit-on ni farus ni prieres;
 Soufflant comme un boeuf il était
 Puis à l'instant suprême il se desint un homme
 Et celevé par la douleur
 H murmura ces mots qui stigmatisaient Rome:
 ie j'etars pourtant votre empereur!

C'est l'homme de sédon qu'on traîne aux gémonies
Voilà le gâteur, le crétin
Qui de son ventre notte France à tant d'ignominies
Voilà l'exercement du desten
Voyez quel nez ! quel yeux ! quel front patibulaire
Voyez les moustaches en crocs
C'était le roi des grecs le prince des galeries
Le Napoléon des esclaves
Il s'est
~~été~~ fait prisonnier ; la troupe était vendue
Il combattait pour la livrer !
Notre honneur est flétri la patrie est perdue
La prusse va nous dévorer
Il régnait par le vot le meurtre et l'adultère
Il nous a pourris jusqu'au cœur !...
— C'est bien, nobles Français j'aime votre loi
— C'était pourtant votre empereur !

Vous l'avez acclamé teint du sang de Décembre
 Vous l'avez mis sur le pavois
 Les Francs ont reconnu pour chef le fier Picault
 Avec sept millions de voix !
 Vous avez oublié les folles équipées
 Et de Boulogne et de Strasbourg
 Paris lui consacra les palais, les épicés
 Et les bras nus de son faubourg ;
 Car c'était le neveu du chapeau légendaire
 Si redouté de l'étranger,
 Du grand homme de bronze à jamais populaire
 Dans les chansons de Béranger ;
 La colonne était là pour raconter la gloire
 Dont il devenait l'héritier !
 L'univers préparait ses crayons, sa mémoire
 Et le pape son benêtier.

malheur ! cet homme a pris Olivier pour ministre !

Sept millions de fois malheur

Cette homme était un fou, cet homme était un cuistre

— C'était pourtant votre empereur !

Ah colonne maudite a dit la populace

C'est donc toi qui nous as trahis

Trochu nous a bernés l'ennemi nous culate

Et nos foyers sont envahis

Courbet nous disait bien que ton tube en spirale

N'était qu'un mirliton géant

Va porter aux enfers la gloire impériale

Deormais vouée au néant

Que du néveu proserit l'ouche soit solidain

A bas le menbouge d'airain

~~De ce qui se passe en ce monde et de ce qui se passe en ce monde~~
~~Et de ce qui se passe en ce monde et de ce qui se passe en ce monde~~
~~De ce qui se passe en ce monde et de ce qui se passe en ce monde~~
De la gloire ^{à la gloire} ~~se passe en ce monde~~ ^{la gloire se passe en ce monde}
~~De ce qui se passe en ce monde et de ce qui se passe en ce monde~~

Et place au mépris souverain !

Allons ingénieurs, du fumier des cordages
 Des échafauds, des cabestans
 Déboulonnez le bronze et brisez les vitages
 De nos pères vieux combattants
 Entaillez en tifflet le pied de la colonne

Puis tenez vous prêts au signal
 Et toi, vieux ~~cépét~~ ^{cépét} ~~cépét~~ ^{cépét} grande ombre de Cambroux
 Ton riot héroïque et brutal,
~~Ne pètes t'écarter t'écarter~~!

C'est bien, tournez, tirez; les cordes sont tendues
 Voilà les liliputiens

Qui du grand Gulliver tranquille au sein des nués
 Couramment les tristes liens
 Le colosse a peu l'air d'aspérer à descendre
 Pourtant après un craquement
 Dans la foule attentive un cri se fait entendre
 On voit traîner le monument

C'en est fait le César le Déplacé... il se penche
La Colonne se brise en l'air
Sous le bronze en troue, on voit la pierre
blanche
Coeur couronné et percant la chair
Puis avec un bruit sourd une immense poussière
Tout le monument écroulé
S'abat en cent débris et fait trembler la terre
L'égout même en est ébranlé:
Des mains de l'empereur s'échappe la victoire
Adieu Napoléon premier!
Jamais on n'avait vu tant de bronze et de gloire
Tomber sur autant de foudres!

Et vous n'étiez pas la soldate des pyramides
..... pour défendre un ancien soldat!
Tu n'as point pris le deuil d'un des invalides
Après le stupide attentat
Les enfants ont craché sur la croix de leurs pères

Et l'étranger les regardait

Ah ce jour nuit le combat aux ignobles misères
Que la fortune nous gardait

Decapiter des morts, déconsommer la cendre

Est-il rien de plus monstrueux ?

Et vous qui jusque là vous avez fait de cendre
Parler anarchistes hideux

Que vous a fait ce spectre insulté dans le tombeau ?

— Rien, disent-ils avec furcus

Mais souvenez-vous l'événement et vous voulez
Qu'il tombe

C'est l'ouché de votre empereur !

Si bien votre empereur dans la tâche d'éminent

Fut digne de vos lâchetés

Au point qu'il a voulu les martyrs
De la France

Et vous les avez soufflés
~~à la poutre de la colonne~~

Que ce bronze vengeur en tous lieux accompagne

Vos forfaits jamais expiés

Et qu'on le fonde en boulets et qu'on vous fasse ambague

~~à la poutre de la colonne~~
Traîner la colonne à vos pieds !

Allez ! que la colonne en lambeaux vous pour suive !
Quelle vous montre les talons
Que son relief se grave en creux dans la chair vide
Quelle enlève les boulets

Le tableau de Cheuavard

Grand Sphinx de la peinture, orade du tableau
votre enigme est à jour; voici votre tableau:

Dans la nuit du mystère ou le Christ agouise
De vos illusions le rimage se brise

Les cultes éperdus se livrent des combats
La terre monte au ciel, le ciel descend en bas
un crépuscule obscur à la teinte livide
Etale sa pâleur dans l'immensité vide.

D'Ormuz et d'Arimane les fantômes sans nom
Se battent sur le corps de gigantes Arimane.

La fable antique veut sous les traits d'un nuage
fixer le lens rapide en lui montrant Méduse,
Le lens tient sous sa faux vœux et les amours
Et la fable voilée il va frappant toujours.

Mesure emportée au ciel d'où le faucheur s'élance
 Pandore morte en couche hélas de l'Espérance!
 Prométhée est captif d'un autre Jupiter
 Et regarde le Christ sans espérer Luther.
 La justice à l'euvrè, aveugle magnanime
 A failli la balance en frappant sur le crime.
 Martyrs d'orchi règne au sacré Vallon
 Et chante insolemment sous le pied d'Apollon.
 A la droite de Dieu tout la force et l'adresse.
 Les parques dans le ciel filent en paix leur tresse.
 Pour couronner un dieu masqué comme le sort
 Vottigeant des esprits à la tête de mort
 ivre du fil divin, mais c'est avant l'aube
 Dans un cercle fatal tourne la poësie
 Que la Chimère emporte autour de l'Idéal
 Et de l'invasion donnant l'effrayant signal
 La France, ivre sans doute, avec une air bizarre

Se semble appeler odieu dieu du monde barbare
Et l'on voit luire au loin brûlant sans éclair
Les yeux du loup Fauris prêt à tout devorer.
Vous n'êtes chevasard qu'un sinistre ^{poète} ~~prophète~~
Et les événements vous ont sacré prophète
Il semble que Jésus Jupiter Jehovah
La nature, l'amour, tout est mort tout s'en va
Les sauvages du nord se partagent la France
La vie est sans attrait, la mort sans espérance
De son prestige ancien l'autel s'est dépourvu
Et l'encre des mortels ~~est~~ ^{par le meurtre est} ~~avec eux~~ ^{soignée} soignée!
Paris se remplissant d'indignes funérailles
Et de sa propre main se déchirer ses entrailles
Le loup Fauris sorti de ses antres germaniques
S'est engraisé de sang et de membres français
Malas tout est perdu tout jusqu'à l'honneur
Les chiens dans le misère traînent le Diadème ^{même}

La liberté sanglante a ^{Sali} ~~touché~~ son drapeau
 Le mort ne compte plus son horrible troupeau
 Car d'une multitude enroulée et rebellée
 On lave avec du sang la trace ensanglantée
 Le bon droit n'est plus rien, la force fait la loi,
 Le pouvoir est sans maître et le temple sans foi!
 Ô maître, je comprends la tristesse profonde
 De votre grand tableau qui faisait peur au monde!
 Les rois le repoussaient, Paris n'en voulait pas;
 La critique sifflait en s'admirant tout bas;
 De nos palais pour lui la porte était murée;
 Et dans le Luxembourg pour qu'il fût bien entrée,
 Il fallait le canon de nos envahisseurs,
 Les obus révoltés de nos vils oppresseurs
 Et l'ordre impitoyable écrasant les audaces!
 Dans les ébranlements les géants se font place
 Pour vous ô Chevalier le tourment a parlé
 Votre tableau remplit le palais ébranlé
 Et la prédiction qu'on taxait de déraison
 Sera pour nos neveux notre épitaphe inscrite,

Ormuz et Ariman

Dirigeant des saisons le courvoi solennel
Ormuz était assis dans son calme éternel
Et ses pieds la nature allaitait en silence
Les mondes suspendus à sa main merveilleusement.
Quand soudain se dressant de toute sa hauteur
Ariman dit: je suis comme toi créateur
C'est moi qui fais le mal! et Dieu qui m'en venge
Admirant mon audace et fier de mon ouvrage
Pour occuper l'ennui de son éternité
Créa du châtiment l'horrible majesté.
Je dis: plus de justice! et lui: plus d'espérance
Alors Dieu souriant répondit: ma vengeance
C'est de te laisser même insulter à mon nom
J'écrase ta fureur d'un éternel pardon
Ton supplice c'est toi ton tourment c'est ta
haine

17
Ton trésor dévorant c'est la folie humaine
L'abîme est tout entier dans le cœur des peuples
Et ma miséricorde opprime les enfers.

Torturant de mon jour leur nuit qui se
~~pourrait~~ lamente

Je fais patiblement le bien qui les tourmente
L'ordre éternel s'impose à leur orgueil mortel
Mes bienfaits venant leur déchirent
Le cœur

Mon règne en s'étendant couvre leur empire
Et pour les foudroyer je ne fais que sourire!

Croire en Dieu

Croire en Dieu c'est penser qu'il est bon juste et sage
Que le travail s'honore et que la peus s'outrage
Qu'il veut par la raison Le laisser adorer
Sans lui poser d'enigme et sans la dévorer.
C'est des êtres en lui reconnaître le père
Qui modère le fort, en qui le faible espère
Qui règne sans caprice et sans son assieur
Garde l'éternité pour cesser de punir.
Le connaître et l'aimer tel est donc son vrai culte
De tout dogme eruit l'obscurité l'insulte
Son symbole est écrit dans l'immense univers
Traduit chez les humains par des signes divers
Mais pour la raison pure au fond toujours le même
L'humanité le sert la haine le blasphème
Et malgré les enfers inventés en son nom
Pour ne jamais l'abandonner pardonne à Néron

Comme il doit pardonner même au prêtre homicide
 Même au croyant superbe, au pharisien perfide
 Mais comme il est sans haine il sera sans pitié
 Et sa bonté jamais ne punit à moitié
 La peine c'est le mal provoqué par nos crimes
 C'est le désordre enfin dont nous sommes victimes
 Et dont le rédempteur n'est jamais attristé
 Car pour tout rétablir il a l'éternité
 O Dieu que dans mon cœur je te sens peupler et vivre
 Je ne chercherai point tes arrets dans un livre
 Les livres sont menteurs les mots sont impuissants
 Le temps change toujours les dogmes vieillissants
 Ton nom ne sonne pas dans la parole humaine
 Toute voix pour le dire est instable et vaine
 Ton nom n'est pas un bruit et ton culte séigneur
 N'est pas un appareil, c'est un secret du cœur.
 Tes demeures de pierre emprisonnent mon âme
 Qui pour les renverser fait éclater sa flamme

Que dis-je ? mon cœur même en se gonflant d'effroi
Sent le ciel se ferrer sur lui comme un pressoir
Les bourdonnements sourds des hymnes de la terre
Se perdent en montant dans la voix d'altoane
Et le tonnerre meurt, chant d'orgues solennel
Dans le temple muet du fidele éternel
Des formes et des voix, des cieus et des images
Mon âme a vu la borne et touché les rivages
Et dans le trouble azur de ton immensité
Mon désir perdu tombe précipité
Ah des cultes humains qu'importe l'édifice
Ou des langues tourment se confond l'artifice
Daigne tu voir mon Dieu les erreurs de Babel
Quand ton regard s'égare au sourire d'Abel ?
La fleur dont un rayon sollicite la bouche
Boit amoureusement le soleil qui la touche
Et de ses doux soupirs elle enbaume le ciel

Notre âme est une fleur dont la graine est le miel
 Nos pleurs sont la rosée ou ton soleil se ruine
 Et ton amour est l'air que notre âme aspire!
 Nous laisserons en toi nos erreurs s'oublier.
 L'aimer, Seigneur c'est vivre et vivre c'est prier.
 Nous vivrons pour aimer, nous aimerons
 pour vivre
 L'univers est un temple et le ciel est un livre
 ou nous lisons ton nom mille fois adoré
 Tandis que sur le seuil de ton parvis sacré
 De cent autres rivières le symbolisme étrange
 Semblable aux cent couleurs des ailes d'un
 archange
 Mêle le reflet doré l'ombre ou vermeil
 De la même lumière et du même soleil!

Éternelles amours.

Éternité ! toujours ! Ces mots, erreurs supérieures
ou vérité d'un jour veulent dire : je t'aime !
Aimer c'est l'absolu. Le temps n'est pas l'amour
un instant de bonheur rend éternel un jour.
L'éternité c'est Dieu, c'est la beauté, c'est l'âme
C'est le feu-Createur dont le temps est la flamme
Elle nous apparaît puis se cache à nos yeux
Heureusement pour nous. Car nous ferions des dieux
Et les dieux trop souvent amoureux des mortelles
ont déserté l'Olympe ou les enfers pour elles.

Éternité grand tout que divise un instant
Épouse de ce Dieu qui se montre incertain
pour créer une fois, si toi-même, seconde
Tu n'es pas la nourrice et la mère du monde
Au sein de l'empyrée et des soleils flottants.

La durée infinie est l'espace des temps
 Comme l'immensité de l'espace sans voiles
 Est une étendue d'étoiles et d'étoiles...
 Le temps poursuit l'amour l'amour dompte le temps
 Et quand deux cœurs émus touchés par le printemps
 Caressent du bonheur l'éphémère espérance
 C'est l'éternel amour qui fait son œuvre immense
 Alors on dit: toujours! à jamais! et souvent
 Cet espoir infini s'enfuit avec le vent
 Mais il n'est point perdu: sous les échos nouvelles
 Il aime à voyager comme les hirondelles
 Quand un amour finit c'est un hiver qui vient
 Puis germe un autre amour et le cœur se souvient.

Amour, secret divin qu'un baiser nous révèle
 Vague pressentiment d'une vie immortelle
 Gage déjà certain d'un splendide avenir
 Ou d'un jour qui n'est plus lumineux souvenir
 éprouver ta chaleur c'est vivre! te connaître
 C'est être homme et t'aimer c'est être Dieu peut-être

brû, t'aimer à jamais, comprendre ta beauté
C'est le ciel; en jouir voilà t'éternité
Car tu n'es passer que dans nos mauvais songes
Et même leur plus beaux coloris de nuages
Qui t'ébauche au hasard sur le tissu des jours
Nous en eussent éternels les fantômes d'amours
Ah le poète Andri, le fier et doux génie
Ce nouvel Arios de l'antique Hellénie
Que brisa sans pitié malgré la lyre d'or
Contre un écueil sanglant l'orageur Othmidoz
Le chantre de Neer et de Pauny, mon maître
Eut évité la mort s'il t'avait pu connaître
Son cœur de désespoir et de colère ardent
Trop altéré d'amour ne fut jamais aimé
Les chants mélodieux dont son exil nous berce
Sont les pleurs de Tibulle Mûris par l'opprobre
La Camille lascive, amante sans beauté
Décourage bientôt l'ardente volupté

Elle n'a même pas courant de veine ~~et~~ veine
 La fièvre de Délie et la furcus romaine
 C'est une courtisane aux baisers enroulés
 Au tint de plâtre aux yeux dans les vapeurs noyées
 Je donnerais Lesbie et Camille et Délie
 pour un seul cheveu d'or de la pâle Ophélie
 Qui vivante d'amour et folle de douleurs
 S'endort dans le tripas en caressant des fleurs
 Et d'âme de Prouce la compagne sublimée
 Ô du ciel et d'amour passion magnanimée
 Si Chevier t'eut connue il t'eut dans l'univers
 pour consoler son cœur pour inspirer ses vers
 Aimé suivi que toi ! ses cotères viriles
 N'eussent pas affronté les tempêtes civiles
 Avari de ses jours et s'envolant plus haut
 Il n'eut pas de son sang décoré l'échafaud,
 Et qu'importe à l'amour que les trônes chancellent

Que des vœux préjugés les débris s'annoncent
Que des peuples errants le flux et le reflux
Jette à l'écho des vœux et des cris superflus?
L'amour est un tourment qui ne craint pas la
foudre
L'amour c'est l'aigle altier qui selevant la
proue
De son aile superbe abaissée un instant
Remonte vers son aire où le bonheur l'attend
Au dessus du nuage et dans le ciel gracieux
Cette aire est suspendue au roc inaccessible
Et là, l'oiseau des vœux aux vœux même
pareil
S'apaise les regards fixés sur le soleil.

Le poète et le réaliste

Le poète

Ô vallons de Tempé, solitudes profondes
 Bords que le Sphérus anime de ses ondes
 Fleuves musiciens et bois mélodieux
 Qu'habite et fait chanter le souverain des dieux,
 Grands tombeaux fleurissant sous le ciel d'Italie
 Ô Venise la rouge, ô Nice la jolie
 Lieux vautés, lieux chéris, lieux inspirateurs
 Non, je ne t'ais pas vos sites enchanteurs.
 J'aime mieux ma retraite obscure et solitaire
 Pleine d'un souverain et d'un tendre mystère
 J'aime mieux le bouquet desséché qu'on blâma
 En me quittant hier ma blanche ophtalmie

Le réaliste

Les bouquets de fuchsia ne font point mon affaire
Je voudrais une ~~grande~~^{belle} et bonne ménagère.
Les vers sont ennuyeux... mais c'est quand on les lit
Je voudrais quelque chose à palper dans mon lit
Mais je veux un amour qui soit une efforce
Et mette quelque chose à palper dans ma bourse

Le poète

Je ne fais que regard à fasciner mon cœur
Un doux rouge d'enfant de mon âme est vainqueur.
O vierge n'es-tu pas Aphrodite la blonde?
Est-ce toi que la mère allait bercer sur l'onde
Quand le ciel à la valse empruntant les couleurs
Enflamma son azur et fit pleuvir des fleurs?
Serais-tu Galatée au jeune Acis trop chère
Ou simplement la soeur de la blanche Nèere
Et les dieux arrêtés à contempler tes yeux
ont-ils à l'abandon laissé rouler les cieux

En sorte que l'hiver prolongeant son empire
Ne laisse de printemps qu'on ta bouche respire ?

Le réaliste

Quel galimatias ! ma ~~bonne~~^{belle} écoutez moi
Je ne suis ni banquier ni poète ni roi
Mais dès que je vous vois, foi de menteur honnête
La caboche me tourne et je me fens tout vite
Si vous avez aussi je ne sais quel desir
En mêlant tout cela nous aurons du plaisir.

Le poète

Les fleurs de la prairie étaient toutes éclores
Un colibri chantait le cantique des roses
Les feuilles frémissaient ivres de vert nouveau
Sous des souffles de brise et des ailes d'oiseau,
L'onde claire ou flottaient des mourantes corolles
Murmurant en gazon d'amoureuses paroles.
Les grillons prolongeaient leur cri roufflant et doux,
Des gouttes d'eau pendaient aux épis des houx

Les rives de Creffons étaient toutes couvertes
Les mouchevrons dansaient, et les grenouilles vertes
Montraient pour écouter les sons lointains du cor
Leur corslet d'émeraude et leurs lunettes d'or
Moi je vous demandais à la brise amollie
Au collignol des bois je disais Ophélie
Aux feuillages émus je répétais tout bas:
Est-elle auprès de vous? ne me la cachez pas,
Je pourrais dans l'eau le reflet de vos yeux
A la feuille de houx, pour vous belle enfant d'Ève
Je disais: dirigez la pluie en diamants
Je disais: groudez la petits grillons charmants
De n'être pas ici quand mon cœur la réclame
Mouchevrons argentés que le soleil enflamme
Sifflez, volez, dansez, dites lui de venir,
Son du cor dans les bois fait la ressemblance
Qu'un oiseau familier désire être sa proie
Mouchevrons des marais sautez pour que je voie

Que vous la pressentiez, qui vous avez touché
 D'annoncer la présence et de la voir ici:
 Que c'est en son honneur que vous vous faites belles
 Que les blancs nénuphars sont vos fraîches ombrelles
 Et que vous avez mis pour voir mon doux trésor
 Vos corsets d'émeraude et vos lunettes d'or.

Le réaliste

C'est peut-être joli, mais la fellette est sage
 Je viens de demander ta belle en mariage
 Et je la prends, mon dieu, je te le dis tout bas
 Pour faire des enfants et exprimer des bas
 Elle est fort raisonnable et comprend qu'il faut vivre
 Qu'un ménage à son aise est meilleur qu'un beau livre
 Elle fait qu'un beau vers ne vaut pas un écu.
 Adieu poète.

Le poète (fin de la lettre)

adieu cocotte, adieu cocu
 adieu cocotte, adieu cocu

J'ai écrit ce poème de la fin de la lettre
 Par la suite le gros mot en faveur de la virgule
 Adieu Madame, adieu, vous êtes un sublime
 ou stupide et l'amour sera sous son bandeau
 De trouver Ophélie au lit de Cogardieu.

Sagesse d'amour

On peut aux passions abandonner les rênes
Quand l'âme respire et de clarté souveraine
Lorsqu'on fait l'oublier et balaiser comme un dieu
Lorsqu'on a des mains d'or on peut toucher au feu.
Le vulgaire ignorant de ses amours peut rire
Et siffler Jupiter qui se change en satyre
Mais la foudre dormante et voilant son éclair
Sait bien que le satyre est encor Jupiter.
Le taureau ravisseur qui fend la mer profonde
Par ses rugissements fera trembler le monde
Le cygne de Leda peut à l'aigle paraître
L'œil fixe et l'adieu monter vers le soleil
Atreïde est bien plus grand quand la main triomphante
Abouplit sa vigueur sur le fuseau d'omphale
Qu'armé de la massue et par des nœuds de fer

Traînant le chien du gouffe aux portes de l'Éuse.
 S'aime à voir le géant qu'un petit enfant vainc
 L'abaissement d'amour c'est la grandeur humain
 L'amour qui se foumet n'est que plus indompté
 Et l'on n'est jamais vil aux pieds de la beauté
 C'est pour plaire à l'amour qu'on recherche la gloire
 La guerre pour l'amour dispute la victoire
 L'amour contraind la nuit à vous rendre le jour
 On est noble, on est fier, on est grand par l'amour.

Chrissa, le dieu pasteur, le conquérant des âmes
 Attirait au désert les vierges et les femmes
 Et le son de sa flute avait tant de douceur
 Qu'en leur charmant l'oreille il ravissait leur cœur
 Alors il leur disait: ô vierges trop légères
 Pourquoi délaissez vous la maison de vos pères?
 Femmes, pourquoi quitter le toit de votre époux
 Les vôtres vont pleurer, les hommes sont jaloux.

Et les vierges d'aimant, et les femmes charmées
Répondaient: d'un mortel si nous étions aimées
Et si pour l'écouter nous mettions au oubli
Nos mères, nos époux, notre cœur avili
Mériterait le blâme et la peine sévère
Mais ton chant est plus doux que la voix d'une
mère

Ton amour est plus beau que celui d'un époux
C'est pourquoi, fils du ciel, aime nous et prends
nous

Les accords enchanteés de ta flûte d'ivine
D'un soupir éternel gonflent notre poitrine
Ils pénètrent l'esprit de lumière et de feu
Et nous voulons mourir sous les baisers
d'un Dieu!

Ah qu'importe au bonheur le quel monde en gausse
Lorsqu'il est partagé, l'amour est l'innocence
Pour tous ceux qui ton charme à jamais entraîna
L'amour est à jamais la flûte de Christna

Mais d'un amour menteur craignons la voix impure
 Faisons taire l'orgueil et contons la nature
 Ne jettons pas l'espoir de notre éternité
 Dans un gouffre insolent de stupide beauté
 Redoutons de Scylla la ceinture aboyante
 Et que notre folie au moins soit prévoyante
 Au plaisir passager tendons toujours la main
 Sans désertir pour lui jamais le droit chemin !

Attaché comme Ulysse au mat de ma carène
 J'écoute, je regarde et j'aime la sirène.
 Ma sirène est jolie, elle a les cheveux blancs
 Les yeux bleus tout frangés de cils dorés et longs
 Tout entière elle sort pour moi de l'onde bleue
 Et je sais que d'un phoque elle n'a point la queue
 puis elle disparaît et semble m'en oublier
 Je suis heureux alors de m'en être fait lier

Car autrement, lancé dans le gouffre à la nage
Je voudrais la chercher de rivage en rivage...
Mais elle reparait quand je n'y songe plus
Faisant de mes transports de mes pleurs la parure
Elle approche et retient la coupe d'ambrosie
Elle aiguillonne encore mon âpre jalousie
Je me prête à ses jeux, je joue de souffrir
Je suis triste parfois jusqu'à vouloir mourir
Et je fuis au parfum dont ton baiser m'enivre
Que souffrir et mourir aient d'amour...
C'est vivre

Je retrouve mes vers, mes rêves de vingt ans
Mon hiver s'effeuille, ma neige est printanière
Je suis heureux de voir cette Aphrodite blonde
S'élever tout à coup sur l'écume de l'onde
Pendant que mon vaisseau doucement
Emporté
Vogue vers la Seiche et l'immortalité!

Anacréon

Le vieil Anacréon ditait aux jeunes filles
 Venez à moi venez mes colombes gentilles
 De tendresse et de fleurs je veux vous parfumer
 Je ressemble à l'hiver mais mon foyer protège
 Et toutes les saisons ont droit de vous aimer

Vous dont pour moi la vie est une connaissance
 Oh ne souriez pas de ma seconde enfance
 Et craignez d'affliger dans son bonheur d'un jour
 Ce poète joyeux si vieux pour l'espérance
 Et si jeune pourtant, si jeune pour l'amour

A l'heure où du jourmeil la douceur est si forte
 Il a vu Cupidon qui frappait à sa porte
 L'enfant en gémissant était d'un air vainqueur
 Il réchauffait ses doigts, lui préparait les armoirs
 Et dans l'espoir trompé de son cause des larmes
 D'une flèche cruelle il a blessé son cœur

A ton char triomphant je m'attelai sans crainte
Et lui me flagellant d'un rameau d'hyacinthe
D'un ~~coeur~~ ^{coeur} tout nouveau scabré ^{trajours}
~~par des coups de pique~~ ^{par des coups de pique} ^{l'arme}
Puis me voyant lassé, suant à grosses gouttes
Marcher à pas pesants et couvrir les routes
Il me disait: vieillard tu ne fais plus aimer
J'ai bu des pleurs amers sur la lèvre vermeille
Lorsqu'il allait criant piqué par une abeille
Dans le sein de Vénus cacher son désespoir
Je lui disais: enfant cette abeille me venge.
L'enfant parmi les pleurs était d'un air étrange
Je lui disais adieu; lui m'a dit: au revoir!

Ce soir là j'ai fermé ma fenêtre et ma porte
Je me suis cuirassé d'une armure très forte
En disant Cupidon ne sera plus vainqueur
Mais lui se moquant fort de ce vieil invincible
A pris la forme alors d'une flèche invisible
Et le monstre emplumé s'est glissé dans mon cœur

Oh bien je veux aimer j'ai chanté la victoire
 Les Athides, Cadmus, les héros et leur gloire
 J'essayais de vaincre tous les cœurs tous à tous
 L'un était amour l'autre était je t'aime
 Adieu donc les héros adieu ^{la gloire même} ~~vous~~ ^{personne}
 Ma lyre ne veut plus répondre qu'à l'amour

Que l'amour retrouvant sa tunique légère
 Me verse un vin ^{légers} ~~légers~~ sur un lit de fougère
 De rios aux passagers le cours est incertain
 Apportez des parfums, donnez des fleurs éclatantes
 Je veux tout aujourd'hui me couronner de roses
 Qui sait si je pourrai me parfumer demain?

Vous riez Lycoris oh voyez jeune fille
 Tous ces petits amours ils sont de ma famille
 Ils boivent dans ma coupe et grignotent mon pain
 Venez voir le soleil dans mon flacon qui brille
 Qui sait si nous pourrions nous élever demain?

Si mes cheveux sont blancs et si vous êtes blonde
Venus blonde à fleuri dans l'écum de l'onde
Qui du père Océan forme les blancs cheveux
Les lys blancs par contraste embellissent les vots
Et les rougeurs de l'aube apparaissent enlotes
Dans les nuages blancs du matin radieux

Bien des volcans de neige ont la tête couverte
Bien des fleurs au front blanc ont une tige verte
La colombe au bec rose aime le canot blanc
L'hymen donne à la vierge une couronne blanche
Et du saule amoureux qui sur l'onde se penche
Un doux reflet blanchit le feuillage tremblant

Aphrodite au milieu des vagues les fugitives
Apparaît comme un lys parmi des violettes
La lune blanche aux fleurs se montre tous les soirs
Sur votre sein charmant qu'argente la jeunesse
Laissez ma tête folle oublier la vieillesse
Et près de votre sein mes cheveux seront noirs

Et pendant ce temps la Vierge sage de la Grèce²⁹
Vous cultivez l'encre pour fêter la sagesse
Et vous mettez la mort dans votre panthéon
O sage croyez moi votre mélancolie
Vos livres oubliés, votre docte folie
Ne valent pas un vers du fol Anacréon

Guillot le franc-maçon

Guillot le franc-maçon n'est pas un sot vulgaire
Il marche le corps droit et les pieds en équerre,
Il est dans son faux col raide à faire plaisir
Il est incorruptible à l'endroit du sicaire.
Montrez lui l'échafaud, montrez lui la potence
C'est toujours l'échafaud qu'on lui verra choisir.

En argot franc-maçon l'échafaud c'est la table
La ce père terrible et le couvine aimable
Manie habilement la hache et le poignard.
Le poignard c'est l'eustache à découper la
viande
La hache est un couteau d'une longueur
plus grande
Et l'assassin d'Hiram est souvent un esnard

Avec la poudre rouge, avec la poudre blanche
 Il fait faire long feu quand revient le dimanche.
 Il garde des secrets connus depuis Cent ans.
 Il a juré d'ailleurs de ne jamais vous dire
 Qu'en hiver les firmats exercent leur empire
 Et que le temps est beau quand revient le printemps

Il a splendidement accompli son épreuve;
 Il fait crier : à moi les enfants de la veuve
 Quand un prophète lui prête un coup de poing
 Il a des mouvements ou le mystère porce
 Et son nom sur la plaque ou son esprit s'exerce
 Est précisé d'un F avec un triple point.

Il sait de Salomon la parole sacrée
 Et garde dans sa poche une chose dorée
 Ou l'équerre l'oppose à l'angle du compas.
 Il a des mots hideux qu'il ne sait pas écrire;
 Demandez lui tout bas ce que cela veut dire

Je puis vous assurer qu'il ne répondra pas.

Au fond de ~~son~~ ^{commode} ~~armoire~~ il conserve en cachette
un large cuban bleu paré d'une cosette
ou l'on voit Mac Bénéac écrit en abrégé
Qu'est-ce que Mac Bénéac? un Irlandais peut-
être?

— Fils de malheureux! c'est le secret du maître.
C'est pour ~~lequel~~ ^{cela, jadis} ~~ce secret~~ qu'Hiram fut égorgé.

Ces gens là tout-ils fous? le voient-ils du monde?
— non, d'une allégorie admirable et profonde
Leur chef fut autrefois le confident secret.
Les successeurs naïfs se contentent d'y croire
Et ne savent plus même au fond de quelle
Armoire il a caché la clé du cabinet Secret.

(X) placez ici la strophe oubliée

Guillot le franc maçon n'est pas un sot
vulgaire;

Il marche le corps droit et les pieds en équerre
 Il est dans son faux cot l'aide à faire plaisir.
 Il est incorruptible à l'endroit du spectacle.
 Montrez lui l'échafaud, montrez lui la potence
 C'est toujours l'échafaud qu'on lui verra
 Choisir !

(*) Strophe oubliée par le copiste

Mais ils n'en ont pas moins soit compagnon
 Soit maître

Des gestes de guignot pour mieux se reconnaître,
 Avant l'apprentissage ils étaient Mvabou :
 Puis ils ont eu dépit de la foudre de l'Evêque
 Leur grand maître eussais nommé Joseph
 Prud'homme
 Et guillot qui prétend s'appeler Abouabou.
 Gabaon.

L'enfer des amoureux

1

Ah les grands vers ! franchement je m'étouffe
Qu'on puisse en lire une page à la fois
Tant leur cadence est triste et monotone !
De Despriens les rigoureuses loix
Les mots choisis, le nombre, la mesure
Et le repos qu'on nomme la césure,
Et le pathos, enfin ce qu'il louait
Nous fait bâiller et lui même avouait
Que les grands vers ont des tristes tragiques
Et qu'on ennuit en termes magnifiques.

Avez vous vu le front olympien
Et la pâleur de Secoute de L'isle
Le froid d'ébain de sa lèvre immobile
Et son regard qui ne croit plus à rien ?
Il a le spleen des Anglais le pauvre homme
En méditant ses vers marморéens

Les désespérés sont hyperboréens
 Il est glacé comme un faux dieu de Rome.
 Victor Hugo du moins est aimant
 Il sait tirer de l'idéal-fantôme
 Des cauchemars pour l'univers atome
 Ou rit ou trouble ou pleure en le lisant
 Il est sublime à force de dénuance
 Et nous fait voir par son absurde immense
 Et puis les vers il causera les loix
 Il est grotesque et terrible sans choix
 A des erreurs, à des vérités nues
 Il fait nicher des chutes sangreuses
 Qui dans la nuit crévent comme un pétard.
 Salut à toi gigantesque montard!
 Quasimodo fut créé pour Gavroche
 Et ta pensée aux cornètes s'accroche
 Moi qui ne puis les saisir aux cheveux
 Je vais chanter l'enfer des amoureux

Lorsque de tout les Semences premières
 Dormaient encor sous un limon boursaux
 Quand du Chaos le manteau ténébreux
 Flottait sur l'eau des froides grenouillères
 Survint l'amour qui grisa le chaos
 Et de nectar lui barbouilla la trogne
 Le vieux dormeur alors devint ivroque
 Et de la terre il sépara les eaux
 Pour les garder plus longtemps sans les boire
 Et les sata si l'on en croit l'histoire
 Ainsi fut fait cet abîme des mers
 Qui vit plus tard naïtre Vénus plus belle
 Que son azur et parfois plus cruelle
 Que la tourmente et les gouffres amers.

Enfin la terre amoureuse ingénue
 A son auteur se fit voir toute nue

Et la nature amante au cœur de feu
 Se montra prête aux larmes de Dieu.

Où du vieillard quand la ~~force~~^{force} éternelle
 De la nature eut élargi le sein
 Il fut surpris par un ange rebelle
 Qui méditait un amoureux larcin.
 Pendant six jours à l'époque embrasée
 Dieu prodigua la céleste rosée
 Mais le septième il s'endormit enfié
 Comme épuisé de tendresse et de force
 Le diable alors plus discret et plus fin
 A la nature offrit sa reine au vin
 La pauvre mère avait les flancs très chauds
 Elle mordit à la fatale pomme
 Et le bon Dieu fut traité comme un homme
 Malgré la foudre et les brulants éclairs.

IV

A son réveil scandale et tintamarre !

De son courroux le paradis trembla,
D'un coup le pied reçu dans la bagane
pendant neuf jours Satau dégringola.
Mais du vicillard la femme était en suite
De son époux d'abord, puis du galant.
Elle enfante d'abord la cité sainte
ou des esprits perche le chaos volant
Ce premier fruit fut la pure semence
De Jehovah, notre monde à son tour
vint à faux terrain et c'est la méditante
Qui s'attribue au diabolique amour.
Mais sans son ventre enflé par la luxure
Et le conflit du diable et du bon Dieu
Après la couche on dit que la nature
Sentait grouiller des avortons de feu
Du beau Satau c'était la graine pure.

V

A son époux elle cacha son mal

Mais un beau soir, courue aux jeunes étoiles
 pour s'amuser le ciel donnait un bal
 Au firmament elle emprunta les voiles
 puis se glissa sans lumière et sans bruit
 pour guide ayant la régence la nuit
 Hors du manoir du divin Igauarelle,
 Elle était seule; la douleur maternelle
 vint la saisir aux portes du jardin
 Qui voit ayons ont harmonies l'Éden
 Mais elle avait eu des peurs si terribles
 Quand son mari tempêtait dans les cieux
 Qu'elle vit quelques monstres horribles
 Aux tendres fruits de l'archange amoureux
 Car, à la fois, en se tordant la bouche
 Comme un enfant qui crache un fruit amer
 Elle enfanta dans la dernière couche
 L'honneur la nuit le plaisir et l'enfer.

Voilà pourquoi les solitudes ~~vocat~~ ^{mornes} ~~amies~~
 Du Sinaï dans un jour solennel
 ont vu Moïse imitant l'Eternel
 Du rovat sacré descendre avec des cornes.
 Voilà pourquoi le Souverain Jéhovah
 Contre nature est si fort en colère
 Qu'il fait trouver la pourme douce au sein
 Aux héritiers du beau péché d'Héva
 Contre sa femme hélas trop enviable
 On dit qu'il plaide en séparation
 Et le Sénat de la sainte Sion
 (C'est le conseil de l'Eglise assemblée)
 A dos à dos renvoyé les époux
 Et nous soumet aux lois du bien jaloux
 En décidant que madame nature
 Sans son respect n'est qu'une belle impure
 Qu'il faut la fuir et la contraindre

Qu'il faut d'ailleurs consoler notre père
 En partageant en amour la misère
 Et pour cela qu'il faut se marier.

VII

L'usage d'amour c'est donc le mariage
 Ah si pyrame eût épousé Thirsbi
 Sur son poignard peut-être il fut tombé
 Pour se soustraire aux ennuis du mariage
 Ou si plus tôt de sa vieille aux abois
 Il eût trouvé le voile sous les bois
 Il eût remis le poignard dans sa gaine
 Et de mourir n'aurait point pris la peine
 Il aurait dit: ma pauvre femme! enfin!
 Elle n'est plus, c'est une triste fin.
 Si j'avais pu je l'aurais délivrée
 Mais tout est dit puisqu'elle est délivrée.
 Alors Thirsbi se hâtant d'accourir
 Eut dit coquin tu ne veux pas mourir!

J'ai pour époux un héros je m'en vante !
pour te prouver je suis encore vivante
Allons nous en bras dessus bras dessous
Et géions nous c'est le droit des époux

VIII

Ah si Saint preux eût épousé Julie
Il eût été plus vite que Wolmar
Et plus trompé le pauvre diable, car
D'être jaloux il eût fait la folie
Julie alors aurait fait des Sermons
A fatiguer des femmes de Mormons;
(Mais les mormons n'existaient pas encore)
L'entendez vous cette docte pécora
Lui reprocher ce qu'elle a fait pour lui
Et s'exalter de colère et d'ennui
Alors Saint preux ou Proussau (c'est le même)
Dit: quoi! voilà la bégueule que j'aime!
Elle est d'accord avec mes ennemis

Adieu bonheur que je m'étais promis
 Je plante la cette femme savante
 pour aller vivre avec quelque servante.

IX

Au même fil liéz deux tourtereaux
 Et l'un de l'autre ib seront les bourreaux
 L'un veut voler l'autre rester tranquille
 L'un veut aller au bois l'autre à la ville
 ou se trailler ou se planer le cou
 ou se ~~debaucher~~^{débaucher} une patte, ou et fou.
 Qui pour guérir deux amants il me semble
 Qu'il suffirait de les lier ensemble.
 C'est que l'amour n'est pas le pot au feu
 L'amour n'est pas un acte de notaire
 Praticié sous le ventre du maire.
 L'amour est tout: c'est le diable ou c'est Dieu
 Il est heureux lorsqu'il brise des chaînes
 Lorsqu'il apponte et fuscite les haines

Il est joueur vainqueur et détesté
Mais il s'endort dès qu'il est accepté.

X

Vais-je conclure en haine du notaire
Pour les larcins de l'^{inséjour}~~ignominie~~ à l'adultère?
Non l'adultère est une lâcheté
C'est une ignoble et basse impureté.
Celle qui prend un joug indigne d'elle
Doit se punir en lui restant fidèle.
Estimez vous le révéreur d'égouts
Qui du partage approfuit les dégoûts
D'un vieux pourreau vient occuper la place
Et que souvent à coups de pied, l'on chasse?
Heureux amants sachez en vérité
Que le bonheur aime la liberté
Cachez longtemps votre bonheur au monde
Fuyez les vœux de l'intérêt insensé
Mais si pourtant un maternel espoir
De vous unir vient vous faire un devoir

S'il faut montrer l'amour qui vous rassemble
Souriez vous pour acheter la paix
Mariez vous pour vos enfants... oui... mais
pour être heureux ne vivez pas ensemble
Fermez les yeux et ne plaidez jamais !

A quoi servent les vers

Et vous me demandez à quoi servent les vers ?
Demandez à l'oiseau sous les feuillages verts
A quoi sert la chanson qu'il toujours il répète
Demandez lui pourquoi la nature est poète
Demandez au Zéphyr demandez aux tourmens
Pourquoi leur bruit s'accorde au murmure ^{des eaux}
Demandez au soleil paré d'or et de flamme
A quoi sert sa clarté qui fait chanter les ans
Et l'oiseau répondra je chante sans savoir
A quoi sert ma chanson de l'aurore et du soir
Et l'arbre répondra dans sa vaste caverne
Je frémis sans savoir à quoi sert la verdure
Et le soleil dira je réjouis les fleurs
Sans savoir à quoi sert ma féconde chaleur
Et le rosier dira montrant les fleurs éclores
Je fleuris sans savoir à quoi servent les vers.

Le vin de Chypre

Mandon

Un soir Bacchus aux bras de Cythérée
 Ayant du jour surpris le dieu voraciel
 Il enchaîna leurs pareille enivrée
 Et de ses feux dépoilla le soleil.
 Puis fécondant les beautés immortelles
 De la déesse au sourire enchanteur
 Il la recueillit d'une double haleine
 Et d'un vin pur lui gonfla les mammelles.

Le vin de Chypre est fils du soleil d'or
 Ma coupe est vide, amis vortez, encor
 Qui de Vénus c'est le lait qui s'épanche
 Elle a pressé les côtes de son sein
 D'Anacréon la messagère blanche
 Vient s'abreuver à ce ruisseau divin
 Puis pour rêver son innocent délire
 Elle s'endort sur le luth enchante

Et son plumage ivre de volupté
En palpitant fait soupirer la lyre.

Le vin de Chypre est fils du soleil d'or
Ma coupe est vide amis vortez encor

L'aigle qui voit la vendange éternelle
Loin du nectar tourne un bec oublieux
De Chypre il voit une cuve nouvelle
Et pour en boire il déserte les cieux.
A l'empirée il préfère une treille
Et laisse fuir le tonneau altéré
Qui s'enroulant comme un serpent
Va se noyer au fond de la bouteille;
Jaqué

Le vin de Chypre est fils du soleil d'or
Ma coupe est vide amis vortez encor

De vin de Chypre encor tout embaumé
 D'Anacréon l'ivresse soupirait
 Il fourmillait livrant sa bouche aimée
 A mille amours que son soufflé attirait
 Puis à l'entour de ses lèvres vermeilles
 Des fleurs du monde apportant les moissons
 Sur les raisins des effains de chaubout
 Se suspendaient ainsi que des abeilles

Le vin de Chypre est fils du Soleil d'or
 Ma coupe est vide amis vertez, encor

Le vin de Chypre embellit ma pensée
 Ce que je cherche il le dit sans efforts
 Il fait jaillir mon âme caduque
 A mon doux rêve il prête des accords
 Il fait en moi re fleurir la jeunesse
 Des touches divins il étend le courroux

Et sa folie a des charmes si doux
Qu'elle rendrait jalouse la paille

Le vin de Chypre est fils du soleil d'or
Ma coupe est vide amis versez encor

Dans votre sang la lumière circule
Escadous l'olympus radieux
Entre vos pieds la terre s'accumule
La table monte et nous pourrions de Dieu
Chacun s'embrasse en se disant je t'aime
Et l'on ignore en le conflit divin
Si le baiser n'est pas encor du vin
Le vin n'étant qu'un baiser de Dieu
Même!

Le vin de Chypre est fils du soleil d'or
Ma coupe est vide, amis versez encor!

A Victor Hugo

après une première lecture de ses chansons
des rues et des bois

Des soleils décrochant les chaînes
Mettre au vent le cheval ailé
Qui courbe le front des grands chémins
Sous son pied bleu d'ombres voilé.

puis faire la figue à Virgile
En célébrant Jarnicotou
Et palper le mollet agile
De Lisbeth ou de Jaunetou

Dans le baquet des blanchisseuses
Cultiver l'amour barbouillé
Et faire des taches moussues
A ton sourire eucanaillé

Ce n'est point cueilli l'harmonie

De la nature au cœur de feu
C'est blaguer avec le génie
C'est polissonner avec Dieu.

Hugo, le lièvre ou la vicellotte
Le débraillé en rine effronté
D'un titau c'est la folle ivresse
C'est une érudite nudité

Et je voudrais prendre les voiles
D'une vierge aux habits plus longs
Et son manteau semé d'étoiles
Pour t'en couvrir à reculetons,

La muse n'est pas une fille
Et c'est affligeant, par le ciel,
De voir trinqués à la cour telle
Le grand prophète Ezéchiel.

Tou pourrir a l'air d'un sarcasme
 Les soupirs sont des catembours
 La gaité touffe comme un asthme
 Les rêves brûlants sont des fous

Les pieds éventrent tes savates
 Et ta joie à l'air d'un lion
 Qui donne de grands coups de patte
 pour attraper un papillon.

Tu n'es point gaubois cher grand homme
 Tes sauts défoncent le chemin :
 Quand tu veux cueillir une pomme
 L'arbre te reste dans la main

Et je trouve mieux la vêmente
 Et le bon sens de l'homme gris
 Dans les gros pout-neuf de Colmanne
 Que dans tes fiers amphigouris

Après une seconde lecture

Je mets de l'eau dans mon vin.
De l'auteur des misérables
Ce nouvel ouvrage est plein
De bêtises adorables.

C'est trivial et divin
C'est du génie à plein verre
Et la raison cherche en vain
A rider son front levain.

Un mot baroque est lâché
Et par d'homme tout morose
Croit que c'est au gros péché
Mais il en sort une rose
parfois les barbes fleuries

De cette fée en délire
Sembloit poudre aux souris
Et c'est toujours un sourire.

C'est risqué, mais c'est joli
C'est choquant mais plein de verde
A la page on fait un pli
Et des cornes à Minerve!

Sérieusement

Ne médaignons jamais la nature éternelle
Toujours jeune toujours éblouissante et belle
C'est notre illusion qui cause la laideur
Il n'est point de Satan dans l'œuvre du Seigneur
Dieu fait la vérité l'homme dit le mensonge
Et l'erreur qui s'en dote se traduit par un songe
Une araignée est belle en ses proportions
Le ciel en la créant eut ses intentions
Mais vous offenseriez la nature indignée
En prêtant à l'abeille un vent de d'araignée
Chaque chose d'ailleurs en son lieu doit rester
Et rien hors de saison ne doit se présenter
Des cheveux sont de l'or autour d'un beau visage
Mais ils sont de l'ordure au milieu du laitage
On ne fait point vivre Sybille avec Gaton

Mi l'anne de Virgile avec Jarnicotou
 On peut voir la servante avec un œil cupide
 Mais on ne fera pas qu'un torchon soit splendide
 Turlurette a des yeux comme Callisto
 Ninie a des seins blancs aussi bien que Chloé
 C'est bien : mêlez Ninie a des airs d'opérette
 Pour un certain joueur réservez Turlurette
 Mais ne prétendez pas que les chats du gramin
 Aient autant de plus beaux vers que ceux d'André
 Chénier.
 Chaque musique est douce en sa propre harmonie
 Et l'art de bien choisir est le don du génie
 La rue a ses pout-neufs pleins de grosse gaieté
 Les bois sont éloquentes dans leur simplicité
 Mais les oiseaux perchés sous la verte ramure
 Ne font point de chaubrus de grotesque structure
 L'Appollon gavi qu'on dit est plus beau qu'un
 magot
 Que dit le Colligot ? — il ne dit point Magot.

Si dans quelque boutique obscure et mal soignée
On voit par aventure un beau fil d'araignée
Provoquant le plummeau s'étendre dans tous vos
Du profit de Minerve au trône de saint Paul
Le fil à mon avis orne peu les images
Si je trouve des fleurs parmi le vin & les fromages
Je n'en trouverai pas leur parfum plus exquis
Un ruthe est après tout moins propre qu'un
Marquis
Je vous permets d'aimer dans leur simple nature
Les femmes de satin sous des robes de bure
Mais ne coupez jamais poète libertin
Une rime de bure a des vers de satin
Parfois dans un quatrain rocailleux murvillé
En enchanteant l'esprit vous égariez l'oreille
Dans une fleur qu'on voit doucement remuer
Vous jetez du tabac qui fait étourner
Je crains quand vous mêlez et les ris et les fars
Que vous n'ayiez changé les grains pour des gars

Et pourtant qui pourrait s'imiter contre vous ?
 Vous mêlez au fumier d'adorables bijoux
 Vous jetez sous nos pieds les trésors de l'Asie
 Avec la feuille morte et la paille moisie
 Racine près de vous n'est plus que de l'orgeat
 Et Racine pourtant n'était point un goujat
 Comme lui médisant l'harmonie et la rime
 Vous êtes simple et doux quand vous êtes sublime
 Ah vous avez des vers qui raseraient le ciel
 Vous prêtez à l'amour des paroles de miel
 On ne critique plus, on pleure et l'on vous aime
 Et vous embellissez jusqu'à la laideur même !

Le roi d'Israël

hymne Hébraïque (*)

Le Dieu de l'univers dit au roi d'Israël
Viens t'asseoir à ma droite et repose ton glaive
Les ennemis tombés dans un tombeau sans vie
Garderont sous tes pieds le silence éternel

Ton Sceptre est dans ta main ton règne est sur le monde
Ton empire a soumis les rois épouvantés
Regarde autour de toi tes ennemis défaits
Et regne triomphant dans une paix profonde

Les lois de ton pouvoir gouvernent le destin
Le front de tes élus a l'éclat du tonnerre
Et je t'ai fait sortir du ventre de ta mère
Avant de réveiller l'étoile du matin

(*) qui croirait que ce chant grandiose et sauvage
est un psautier que nous chantons à Vêpres et
que les docteurs catholiques prétendent avoir été
fait pour Jésus-Christ?

Le Seigneur s'a juré par son ^{honneur} et la gloire
 Et les serments de Dieu ne s'effacent jamais
 Tu seras devant lui préte de la victoire
 Comme Melchisedech fut le roi de la paix

L'Eternel dans ta droite a remis sa puissance
 Thraël doit régner par les mains de son roi
 Il brisera les ~~cheux~~ ^{chefs} au jour de sa vengeance
 Et leurs sceptres vaincus tomberont devant toi

Lui même jugera ceux qui te font la guerre
 Pour finir leur désastre il ira les chercher
 Puis il viendra te prendre et te fera marcher
 Sur les fronts écraasés des maîtres de la terre

Qui donc marche si fier sous un ciel dévorant?
 — C'est le roi d'Israël qui jamais ne s'arrête
 Il puise avec sa main l'eau fraîche du torrent
 Et toujours plus superbe il relève la tête!

Le renard et le corbeau

Et quoi lecteur intraitable
Tu veux toujours du nouveau !
Et bien soit: voici la fable
Du renard et du corbeau

C'est nouveau comme les fables
Nouveau comme le pout neut
La grenouille avec le bœuf
En sont témoins véritables

Mais on a tant critiqué
La fable de Lafontaine
Nouveau la trouve si pleine
D'un enseignement risqué

Que pour ce juge sévère
Dont je comprends l'argument
Je vais tacher de la faire
Non pas mieux, mais autrement

Un corbeau sur une fenêtre
~~Soulèverait~~ un fromage, un regard l'avisa,
 Et contre le mur se rata
 En disant: salut ô mon maître!

Vous êtes magnifique avec cet habit noir!

Si c'est un plaisir de vous voir
 Que serait-ce de vous entendre?

Vous devez avoir une voix
 Forte et gracieuse à la fois,
 Une voix formidable et tendre!

— Crouah! dit le corbeau, le fromage tomba
 Et maître Eueard le goba.

Voilà de nos flatteurs tout ce qu'il faut attendre

Les deux étoiles

fable

Deux étoiles brillaient dans un ciel sans nuages,
Un invisible aimant les faisait se chercher,
Ou les voyait se rapprocher

Et de leurs doux rayons confondre les nuages,
L'une disait: je t'aime! et l'autre répondait:
Je t'aime! un seul desir toutes deux les guidait.
Il le semblait du moins; mais des deux la plus belle
En voyant de sa soeur les rayons s'élever
S'arrêta tout à coup, se prit à tressaillir
Et dit en tournant vers la nuit éternelle:
Je cherche le bonheur, mais je crains le trépas;

Dans ta lumière confondue

Si je m'unis à toi je vais être perdue!...

L'autre lui répondit: va tu ne m'aimes pas

En amitié lorsqu'on songe à soi-même
 Il ne faut pas dire qu'on aime
 L'échange en amitié n'a rien de hâzardeux
 L'intérêt d'autrui c'est le nôtre.
 On était tout seul, on est deux
 Nous nous retrouvons l'un dans l'autre.

Ce qu'on donne on ne le perd pas
 C'est un fond qu'on économise
 Quand même on n'aspirerait pas
 Aux fruits de la terre promise

L'amour est l'escompte du ciel
 Il n'appauvrit jamais personne
 Son caractère essentiel
 C'est de s'enrichir quand il donne

Les châtimens de Victor Hugo

C'est pour les dieux surtout qu'il faut être sévère
Les dieux doivent les loix et l'exemple à la terre
L'aurole d'un front viveement éclairé
Le flétrit doublement si c'est un front taré
La muse au sistre d'or doit avoir des mains pures
Et ne verser jamais de fiel dans les blessures
C'est pourquoi le poète aux vils emportemens
Doit subir à jamais les propres châtimens

Quand Juvenal aigri par les cris de l'école
Porta jusqu'à l'excès la mordante hypobole
Les satires gardaient dans leur obsécrite
D'un jupiter vengeur la sombre majesté
Pour châtier Crispin de sa fortune accrus
Il ne ramet ~~et~~ point l'injure dans la rue
Il voit avec dégoût les ignobles Romains

Mutiles le Sejan qu'oucouperent leurs mains
 Et ne va point fouillant Des grands trop punis
 En disputes le ceste aux chiens des gémoies.

Je comprends qu'un pourceau fouille dans un
 boursier

Je ne sais si j'enais un infâme barbier
 Mainte olivier le dain dans l'eau blanchâtre
 et sale

Chercha les résidus de la crasse royale

Mais je ne comprends pas qu'un génie
 inspire

un penseur radieux, un poète sacré

Plongeant dans les égouts les mains patri-
 archales

Traîne ses ailes d'or sur des choses fécales

Trop de haine détruit les droits de la raison

Ou n'exécute pas Maudrin par le poison

Quiconque est en fureur n'est pas une victime

C'est un bourreau jaloux, un juge illégitime.

ou ne soufflette pas l'homme qu'on fait mourir
Je comprends qu'en exil ton âme a dû souffrir
Victor Hugo, j'admets que loin de la patrie
L'amertume t'exalte et se change en furie
Tant que Napoléon fut un triste César
Je comprends ta colère attachée à son char
Mais quand les échafauds ont ^{te peiné} ~~enfermé~~ ^{ta} tâche
Quand César est tombé l'insulte devient lâche
ou ne pectène pas sur Claude agonisant
Hugo, voilà pourquoi je souppe en te lisant
En cessant de t'égner Claude a cessé de vivre
Et plus digne que lui tu supprimais ton livre
Mais si pour un peu d'or ta muse a profité
De la chute du maître et de l'impunité
Si la haine survit quand la puissance est morte
Ta colère déroge et n'est plus la plus forte
La muse est une goule outrageant les tombeaux

Qui d'un pouvoir-cadavre exhume les lambeaux
Et vend cupide ment les cœurs de Vampire
C'est la dernière enfin des routes de l'empire!

Le chant des Captifs

Mélodie hébraïque

Sur les fleurs de Babylone
Au pays de l'exil ou Dieu nous abandonne
Dans nos vergues le soir nous allions pour pleurer.

Une saule au milieu des fleurs
Nous ^{sus}pendions nos harpes vaines
Qui semblaient pour l'hon gémir et soupirer.

Nous nous cachions loin du rivage
Pour ne plus entendre la voix
De l'oppressur lâche et sauvage
Qui disait: chantez nous vos hymnes d'autrefois.

O Jérusalem! ô ma mère!
Comment chanterions sur la terre étrangère
Les hymnes du Dieu d'Israël?

Jérusalem si je t'oublie
 Qu'au palais ma langue se lie
 Que ma main desséchée éprouve un froid mortel !

Que jamais je ne te ceoie
 Si tu n'es l'espoir de mon cœur
 Et le principe de ma joie
 Et le règne de mon bonheur !

Toujours toi, Dieu de la vengeance
 Des fureurs des enfants d'Edom
 Le jour ou blasphémant ton nom
 Ils couvrirent ta puissance !

Ils criaient : anéantissez !
 Brûlez Jérusalem entière !
 Anéantissez, couvrez,
 Arrachez la dernière pierre !

Courtisane des nations

Et à l'heure ! malheur à toi Babylone t'as paré !
Heureux qui doit un jour payer avec usure
Tes lâches profanations !

Bienheureuse la main guerrière
Du vengeur juste et triomphant
Qui doit sur ta dernière prière
Être ta dernière enfant !

Aux saules du milieu des fleuves
Nous suspendions nos harpes veuves
Qui semblaient pour toi gémir et soupirer

Sur les fleuves de Babylone
Au pays de l'exil où Dieu nous abandonne
Dans nos barques le soir nous allions pour
pleurer

Aux Suprêmes hauteurs l'esprit doit toujours tendre
 Mais s'insinuer l'éprouve et le force à descendre.
 Il tombe dans l'enfer sitôt qu'il se fait Dieu.
 Deux cercles aimantés de lumière et de feu
 Des cercles opposés
 Du grand axe divin sont les pôles extrêmes
 De leur attraction les forces sont les mêmes
 L'enfer attire l'ange et le ciel les démons
 Les hauteurs tour à tour sont des gouffres profonds
 Car le monde absolu tourne comme la terre
 pendant l'éternité les esprits sont en guerre
 pour changer de demeure et semblent conquérir
 Le passage central qu'on appelle mourir.
 L'enfer ^{grandit} ~~est~~ le ciel, le ciel ^{creusé} ~~est~~ l'abîme.
 On est triomphateur tour à tour et victime.
 Tous luttent dans Caïn tous meurent dans Abel.

Le monde des esprits c'est la tour de Babel
Qui plonge son reflet dans l'eau noire et bouillante
Quand je monte joyeux mon ombre se lament
Et descend vaguement dans mon reflet perdu
Jamais nul n'est monté sans être descendu
Les âmes ont leur nuit leur jour et leur vie
Leur soleil noir et blanc soir et matin se lève
Les éprouvés du blanc sont les élus du noir
Et l'espoir grandissant grandit le désespoir.
Mais c'est le même Dieu qui notre œil
Revet de la lumière ou couvre de son ombre
Il tend ses deux bras l'un dans l'ombre ^{clair ou sombre} ses doigts
Tralut avec du feu de formidables loix
L'autre dans la lumière ou les doigts trempés
Écrivent sur le jour un dogmatisme sombre
Et l'âme universelle immense balancée

Au travail créateur voulant s'associer
 Préfait du noir au blanc la course à moitié coude
 Et devient le moteur de l'horloge du monde.
 Jamais l'ange vainqueur ne monte vers les cieux
 Sans entraîner captif un démon furieux
 Et jamais réprouvé dans la sombre demeure
 Ne trouve sans daimon un bel ange qui pleure
 Tout daimoné dans l'enfer souffre pour un élu
 Qui le remplacera, son cycle évolue ;
 Et tout élu jouit pour absoudre le crime
 D'un daimoné tous à tous rédempteur et victime.
 Dieu veut être offensé pour devenir sauveur,
 Et le Diable a sa place au conseil du Seigneur.
 De Job sur son fumier les larmes condamnées
 En étoiles au ciel seront un jour placées.
 Un insolent borbore est le crime des dieux,
 (*) Et c'est être innocent que d'être malheureux.

(*) vers de Lafontaine.

Ainsi l'ombre et le jour trompent notre œil débile
Et Dieu ne permet pas la souffrance inutile
Qui souffre s'enrichit, souffrir e s't amasser
Qui se repose perd, jouir e s't dépenser
Lorsqu'on est ruiné l'on retourne à l'ouvrage
Qui souffre plus pourra dépenser davantage
puis après chaque jour de travail accompli
L'âme avant de dormir se baigne dans l'oubli.

Telle est la grande loi, la loi de l'équilibre
Qu'on cesse de subir quand l'esprit devient libre
Il se transforme alors, et change de milieu
Il est dans l'infini créateur avec Dieu
C'est prométhée enfin que Jupiter adore
Et Lucifer vainqueur devient un eggrégore
Il est l'âme et le roi d'un astre radieux
Car Dieu fait les soleils pour y loger les dieux

Le nôtre est la demeure où Jésus se rallie
 Aux esprits immortels de Moïse et d'Elie
 Il énoch les précéda dans le brillant séjour
 Sur la terre qui souffre ils revivront un jour
 Quand par les éléments tous à tous épurés
 La terre par le feu sera transfigurée
 Alors Dieu dans le ciel n'aura que des élus
 La souffrance, la mort l'enfer n'existeront plus
 La cité transparente et pure comme un verre
 Déjà bâtie au ciel descendra sur la terre
 Alors nous goûterons le bonheur et la paix
 Toute larmes doit être effacée à jamais
 Un ciel nouveau luira sur la terre nouvelle
 Et nous nous souviendrons de la vie éternelle

C'est la vision qu'avait la plume d'or
 Saint Jean l'évangéliste écrivit au Thabor

Et qu'il continuait au bruit des sept tonnerres
Dans l'île de Palthnos entre les sept lumières
Notre âge ne croit plus au vicius des saints
Le ciel a la science a volé les desseins
L'autel est ébranlé la foi s'est obscurcie
Des mortels fatigués l'âme s'est endurcie
Quelque chose pourtant doit bientôt transpirer
A travers le rideau prêt à se déchirer.
N^{os} ^{abjurés} ~~nécessaires~~ pas, privés, la foi eût l'espérance
L'homme doit avant tout croire à son ignorance
Constater ce qu'il fait, chercher la vérité
Et ^{se dire ignorant} ~~reconnaître~~ ~~proclamer~~ sans incrédulité
Puis sans approfondir l'insondable mystère
Dormir comme l'enfant dans les bras de
sa mère.

Auacréon à la colombe

Péleïa, ma colombelle
 Vous êtes aimable et belle
 Votre bec rose a de l'éclat
 Votre plumage est délicat
 Vous roucoulez d'un air si tendre
 Que c'est plaisir de vous entendre
 Lorsqu'avec de petits frissons
 Vous tourmentez à mes chaubons
 Je chante d'une voix plus douce
 Le ruisseau sous un lit de mousse
 Ne fait pas plus discrètement
 N'a pas un babill plus charmant
 Car il me semble, oiselle blanche
 Que pour vous voir vécut le pecheur
 Et qu'en venant vous admirer
 Il ne m'écoute soupire.

Quand doucement ma main vous touche
 Quand je vous presse sur ma bouche

Je respire avec volupté
Tous les parfums de la beauté.
Mais quoi! vous cherchez la fraîche!
Desirez vous un nouveau maître?
Aimez vous quelqu'un joveux
Pilé, paré, volage et beau,
Qui vous précédera, ma Colombine,
Pour faire un présent à la belle?
Hélas ma mignonne autrefois
Vous preniez du pain dans mes doigts
Autrefois vous m'étiez fidèle
Etes vous comme l'hirondelle
Qui fuit au déclin des beaux jours?
Faites vous la chasse aux amours
Avez vous la soif des voyages
Comme tous les oiseaux volages?
Allez, vous vous repentirez
Un jour, trop tard vous reviendrez
Poudreuse et peut-être blessée
Vers ma demeure désertée

Anacréon n'y sera plus
Vos regrets seront superflus
Votre poète sans colombe
Se sera couché dans la tombe
Il ira sur les tombes border
Pleurer ses amours chez les morts
Et se couronner d'asphodèle
Loin de la colombe infidèle.

L'amour du vieillard

L'amour chez le vieillard c'est l'amour paternel
Son plus tendre desir n'a rien de criminel
Et jamais l'oubli ne l'étonne
Il a tout ce qu'il veut ne voulant que le bien
Son cœur n'est point jaloux et sans exiger rien
Il accepte ce qu'on lui donne

La sagesse tardive apaise enfin son cœur
Un pur attachement succède à la fureur
Des passions désordonnées
Son âme se remplit de calme et de soleil
Et les heures pour lui d'un sourire parait
Passent l'une à l'autre enchaînées.

Ainsi quand l'éternel créa les éléments
Du chaos amoncelé les loix s'établirent

Déclirèrent l'espace immense;
 Tous les mondes vivans bondirent d'effroi
 Et leurs bruits éclatants des gouffres infinis
 Éprouvaient le silence.

L'incendie à la main les étoiles couraient
 Les astres furieux entre eux se dévorant
 Des jours les nuits étaient jalouses.
 Les rochers s'écroulaient pour violer l'air
 Les volcans s'élançaient et prenaient dans l'éther
 Les comètes pour leurs épouses.

Mais la terre vaincue enfin se repola
 Sous un baiser du ciel le monde s'apaisa
 L'univers eut l'amour pour base.
 L'eau féconda la terre et reprit le feu
 Et la création put contempler son Dieu
 Dans une imperturbable extase.

Fait-on pourquoi nos cœurs palpitent agités
Et pourquoi nos printemps vers les trébuchets des
En secouant leurs fleurs s'échangent
Pourquoi l'inquiétude étieint nos plus beaux
Jours
Et pourquoi nous marchons sur de faibles amours
Que nos vœux toujours désaillent?

C'est que notre âme a soif d'harmonie et de pain
Elle a soif du bonheur qui ne tarit jamais
L'amour ! l'amour sans injustice.
L'amour qui pas l'orgueil n'est jamais combattu
L'amour pur, l'amour vrai, l'amour par la vertu
Élevé jusqu'au sacrifice !

Cet amour qui rayonne et qui n'absorbe pas
Cet amour dont l'espoir apporte le trépas
Car il tient les clés de la vie

Son abnégation s'enrichit à donner :
 Il ne s'occupe pas de plaire ou d'étouffer
 Aimer est toute son œuvre.

La jalousie est vaine à vouloir le garder
 Il est beau tant le voir et tant le regarder
 Est-ce qui le folait le voir ?

Il est riche à jamais de son propre trésor
 Il est celui qui brule, il est la ruine d'or
 Il est le monarque et l'empire.

Celle qu'on aime ainsi peut s'éloigner de nous
 Loins d'elle on peut souffrir mais on n'est point jaloux
 On l'aimerait même invisible

Nous lui gardons toujours nos bienfaits oubliés
 Tout prêt à l'offrir, à mourir à ses pieds
 Si jamais son cœur nous rappelle.

Mais n'ajoutons point des vœux superflus;
Les cœurs unis ainsi ne se séparent plus.

Non, tu n'es pas une chimère
Amour dont l'idéal rendrait les vœux plus doux
Amour dont la grandeur prête même à l'époux
Les sublimités de la mère!

Dialogue d'Jakoub
et d'Adouaï
ou la lutte de Jacob avec l'ange

Adouaï

Je suis Dieu je commande au ciel comme aux
terres

Jakoub

Je suis homme et je veux savoir pourquoi je
suis

Adouaï

Tu seras pour obéir à la loi de ton maître

Jakoub

Qui veut me commander doit se faire connaître.

Adouaï

Tu me connais assez quand jete fais trembler

Takoub

C'est qu'à la fièvre alors tu prétends te frotter.

Adouai

Je suis plus fort que toi tombe à genoux te belle

Takoub

La raison du plus fort n'est jamais la plus belle

Adouai

Ecoute le tonnerre il parlera pour moi.

Takoub

Le tonnerre est un bruit ^{qui gronde} ~~bruyant~~ comme
toi

Adouai

J'ai créé le soleil, reconnais ma puissance

Takoub

Mes yeux de ton soleil n'ont pas vu la naissance

Adouaï

Je puis t'aveugler.

Jakoub je ne serai plus rien
Et ton être pour moi sera pareil au néant

Adouaï

Je ne fais adorer pas la nature entière

Jakoub

Je ne la comprends pas, traduis moi la prière.

Adouaï

Elle dit que ma main du néant la tira

Jakoub

Quand le néant pourra le savoir il verra

Adouaï

Regarde t'infini, tu venas nous dominer

Takoub

L'infini c'est la fin de la science humaine

Adouaï

Tu sais bien que le ciel n'est pas créé par toi.

Takoub

Pourquoi le ferait-il pas un autre que moi?

Adouaï

parce que l'univers ne s'est pas fait lui-même

Takoub

Et toi, qui t'a créé? c'est le même problème?

Adouaï

J'existe pas moi-même.

Takoub

et l'univers aussi

Adouaï

non, c'est moi qui l'ai fait.

Jakoub

Il est mal réussi

L'ignorance et le mal se disputent la terre
La peste, les fléaux, l'injustice, la guerre
y promeuvent toujours leurs glaives devorants

Adouaï

Les hommes sont pervers.

Jakoub

C'est qu'ils sont ignorants
pour échapper au mal il font le mal eux mêmes

Adouaï

Les vains raisonnements ne font que des blasphèmes
Il faut croire en Dieu et prier devant moi

Jakoub

Ah! tu te fais juge et tu caches la loi

Adouaï

La loi tu la connais.

Jakoub

Chaque peuple a sa science

Manques tu de moyens pour promouvoir la
tiéme?

Adouai.

Des moyens, insolent! tiens voici mon amir:
Je vais en le touchant t'euerver le jarret.

Takoué

Aié! je boite, seigneur, le fait est véritable
Et vous êtes vraiment l'éternel ou le diable

Adouai

Va donc prêcher mon nom.

Takoué

Seigneur je suis honteux
D'avoir à me servir d'un argument boiteux

Adouai

Sont-ce des gens bien faits qu'il faut que
tu combattes
un boiteux marche droit aux yeux des
Cub-de-jattes

En tête à tête ici nous avons discuté
 Sans trouver à nous deux un mot de vérité
 Je te benis Jacob nous sommes deux compères
 Qui naquis fort malin pour surpasser tes pères
 Qui savais par ton art de champêtre forban
 Érogués des brebis au beau père Laban
 Sois le pîn des juifs, brocante et fais fortune
 Va roguer le soleil, falsifier la lune
 J'ai pour moi des billets que je protesterai
 Et que tu nommeras ton grand lièvre sacré
 Adieu Jacob adieu mon fils et mon prophète
 Qui sent comprends combien l'espèce humaine
 est bête
 Et tu la soumettras tout entière à la loi
 D'un Dieu plus menaçant mais moins usé
 que toi !

Le poète

Préant un trésor de Musique éternelle
Le poète est un fou dont la folie est belle
Il a dans son oreille un vague tintement
Il possède un baudouin d'immense enchan^{ment}
Qui transforme pour lui les crapauds en génies
Et les cris discordants en douces harmonies
Il ne voit que beauté, il ne croit pas au mal
L'amour a furieux besoin de l'animal
Pour lui n'est qu'un attrait qui l'approche les
Quand la cendre s'est éteinte il voit belles des
flam^{mes}
Les enfants nouveaux nés ces petits nains affreux
Sortant de l'utérus tout rouges tout glorieux
Les poignets couvillés et les paupiers clos
Sont pour lui des amours qui naissent dans
des robes

Les fement ces ^{minors} ~~gracacacac~~ ^{du} ~~deux~~ caprin changeant
 Qui n'aiment que l'orgueil les chiffons et l'argent
 Ces vaupins chéris de la jeunesse folle
 Egoïstes nerveux à l'engouement fièvre
 Etres que la logique a toujours irrités
 Nourries du mensonge et des absurdités
 Sont pour lui des pères des Effes et des fées
 Il les voit de pervenche et de myrte coiffés
 Dans un vague rayon danses au bord de l'eau
 Leurs babils importuns tout des chauds oiseaux
 Un soupir de leur bouche embaume les fleurs
 même
 Les rayons du soleil leur font un diadème
 Le doux Zephyre attend leurs baisers
 Createurs
 Le gazon reverdit tout leurs pieds cueilleurs
 Lorsqu'elles ont passé l'air frais et l'épure
 Et leur grâce est l'amour de toute la
 nature

Aussi pas tant d'erreurs les poètes charnés
Aiment avec furie et ne sont pas aimés
Le Labe devient fou pour son Eléonore
Le Dante à Beatrice n'a pas su plaire encore
Pétrarque fut pas Laure illustre et de Daigui
Chénier lire Camille au sarcasme indigne
Pour avoir dans les bras d'un melotru peut-être
Surpris cette beauté dont il se croyait maître
On connaît de Noulveau les tableaux enchanteurs
Les mensonges brûlants suivent les lecteurs
Louise de Warens lui préférerait un cistre
Et de l'isolement le délire sinistre
J'ai fit choisir Thérèse une tale goton
Qui pour un patfreux le trahissait dit-on
Moi-même j'ai aimé d'un amour insensé
La jeune Noëmi ma belle fiancée
Qui dans ma pauvreté qu'elle me reprochait
Un jour m'abandonna pour un vicaire qui touchait

Quand Jault de la prison veut sauver Marguerite
 Qu'il n'a point d'échappée après l'avoir séduite
 Puisque c'est valentin le brutal agresseur
 Qui vient en expirant des vœux sa sœur
 Jault est contraint de fuir mais au moment
 Il vient la délivrer en se perdant lui-même
 La folle se détourne alors avec fureur
 Et lui dit: laissez moi, vous me faites horreur
 Et du supplice, heureux de l'avoir retrouvée
 Les hypocrites voix chantent: elle est sauvée.

Ah c'est que le poète est le grand paria
 Le jour de sa naissance un ange lui cria
 Marche sans les reproches de la foule imbécille
 Toi s'exilé toujours va-t-en de ville en ville
 Et que tout seuit pour toi soit inhospitalier
 Platon te bannira couronné de laurier
 De tourment pour toi la fortune est avare
 Et l'hôpital des fous peut t'attendre à jamais

Si comme Camions sans aile et fievreux
Tu ne meurs pas perdu parmi les malheureux
Les femmes t'aimeront après ta mort peut-être
Quand parmi des bijoux un butor un vieux celtre
Leur offrira tes vers richement illustrés
Sous une couverture et des fermoirs dorés
Si jamais un libraire ayant lu te comprendra
A trouvé quelque argent à tirer de ta cendre!

Chante pour la nature et comme les oiseaux
Perds tes gazouillements à travers les rameaux
Fais comme Lafontaine; aime les solitudes
Les longs sommeils sans bruit, les faciles études,
Mais ne prodigue pas facilement tes vers
Sache que le poète est seul dans l'univers
On aime à l'insulter même quand on l'admire
On veut empoisonner son innocent délire
Et le monde jouit des viles passions
Voudrait le dépouiller de ses illusions
S'il t'arrive c'est bien fait. pourquoi rimeux
Superbe

Cultive-t-il encor les robes de Malherbe
 Quand le siècle blasé de farces nues nourri
 Retourne aux vieux chardons de l'âme tendré?
 Qu'il devienne amant s'il veut qu'on l'approuve,
 Qu'il soit le saltimbanque ou le pantin du vice
 Et que d'un barbarisme étrange et colossal
 Il émaille parfois son vers paradoxal
 Le nombre harmonieux, l'expression choisie
 La sagesse en un mot n'est plus la poésie
 Il faut faire sentir en style réchauffé
 Les robes à des vers qui boivent du café
 Et faut suspendre au nez de Minerve indigné
 Des poèmes tissés de toiles d'araignées
 Faire de son génie un jet d'eau sans pareil
 Avec des diamants, lapides le soleil
 Pour jouer à la boule arrondir les étoiles
 Préferer des torchons aux plus célestes voiles
 Affubler la prudence d'un bonnet de coton
 Débrailler Athénis, ennoblir Margotton

Et tout cela pour plain à qui? mon Dieu que fait-je?
A des petits crevés qui sortent du collège
Et qui pour se venger de Virgile oublié
Et dans leurs versions souvent estropié
Ont besoin d'une Muse héroïne à moustaches
Capable d'euhardir leurs amours de potaches
Merci! j'aime encore mieux poète d'autrefois
Chercher comme Gilbert l'exil riant des boîs
Ou contempler rêveur près du bon Lafontaine
Le soleil sécher les ombres dans la plaine
Voir richesses les vîteaux sur les clochers bénis
Poursuivre dans l'azur des rives infinies
Et même aux Margothous prêtant de la dévotion
En me leur parlant pas croire à leur innocence
Ennuyer comme l'abaille autour des faits bristons
Pour les petits enfants composer des chansons
Et négliger, l'oubli mes hymnes couronnés
Comme l'arbre abandonné au vent des fleurs
fauss
Je veux de qui m'oublie à nous tous oublier

Ouvrir toute mon âme aux merveilles des cieux
 Sans chercher à savoir si pour d'autres merveilles
 Midas le roi Midas a de loquaces oreilles

Ah malgré les mépris du vulgaire impétueux
 Le poète est divin puisqu'il est créateur
 Homme mûrissant dans la noble vieillesse
 De l'Olympe à son tour fit l'aumône à la terre
 Les poètes errants insensés radieux
 Étaient des immortels puisqu'ils faisaient des dieux
 Car tel est du vieux Sphère le magique problème
 L'homme a dû créer Dieu pour être Dieu lui-même
 Le vrombe Ezéchiel, le prêtre Esaïas
 Qui vouta le jour sur l'horloge d'Atlas
 Le lyrique Daruch et les deux rois prophètes
 Étaient en Israël d'admirables poètes
 David lache tyran mais patriote inspiré
 Fut pas la poésie abbaye et couvent

Salomon tout perdu de débauches infâmes
A laissé des chansons plus belles que ses femmes
Ainsi pauvre poète errant sans feu ni lieu
Sois fier de tes traillots qui déguisent un Dieu
Tu n'as point de Daoud commis les adultères
Ni comme Salomon fait égorger tes frères
Sois fier d'être poète et de n'être pas roi
Les prophètes étaient malheureux comme toi
Leurs chants ont renversé le sacerdoce antique
D'autres ^{éclairciront} ~~amplifieront~~ le ^{mystère} ~~message~~ biblique
Chante, le ciel t'entend, tu n'as point de David
Les rédempteurs du monde ont ^{marchés} ~~été~~ ~~les~~ égaux.
Tu n'as point de valets mais tu n'as pas de maîtres
Et du vieux Beranger qui ne voulut rien être
Les repains goguenards les maliques chansons
Aux boursous sur leur trône ont donné des fissures
Sois riche de génie et grand d'indépendance
Et tu te trouveras plus glorieux je pense

Au lieu d'être un valet de Napoléon. trois
D'être un enfant d'Adam plus noble que les rois
Et parmi tous les fils de ce mangeur de pommes
Le plus doux, le plus simple et le meilleur des
Hommes

L'humilité chrétienne

Jamais quand des titans la révolte entalla
Pour le tisser au ciel péliou ses ossa
Ou quand Laomédon patron des dieux maudits
Les força par son vol à submerger leurs œux
Jamais quand de Laotale un bauguet odieux
Lira l'infanticide à l'appétit des dieux
Ou quand de Capaneë écrasé par la foudre
Au nez des immortels j'ai encor la poudre
Ou ne vit un orgueil aussi déveché
Aussi risible, aussi sottement assuré
Aussi paradoxal dans son outre cuidance
Aussi victorieux dans sa bêtise immense
Que cette hypocrisie aux yeux faux et baissés
Appliquant son front jaune à des masques
glacés

Que cette vanité pleurante sur la cendre
 Qui s'applattit sans cesse et croit pouvoir descendre
 Que cet abaissement de la divinité
 Dont les docteurs chrétiens ont fait l'humilité.

Ainsi cet homme, insecte éclos d'aut la poussière
 Croit avoir le baïsser pour ramper sur la terre!
 De son immensité saintement oubliée
 Il incline son front pour ménager les cieux!
 De peur d'être splendide il se met dans la fange!
 Il cède à l'éternel son aureole d'ange!
 Mais tu ne fais donc pas grand aux dieux pareil
 Que la terre exercement des cheveux du soleil
 Ressemble au ^{parasite} ~~rat~~ ~~cochete~~ à la peau grise et noire
 Qu'un enfant fait tomber sous son poigne
 D'ivoire
 Que toi-même perdu sur cette inuaité
 Tu n'es pas même un pou de la divinité
 Que tu n'as ni raison ni mesure ni place
 Et de t'humilier tu veux avoir l'audace!

Nous portons avec nous, nous foulons tous nos pas
L'infimement petit que nous ne voyons pas
Que dirions nous si nous savions que le Volvoce
Se vibron mobile ou l'acarus féroce
Pour se faire épargner par notre orgueil jaloux
En se pliant en deux se courbeut devant nous
Mais pour nous observer ont-ils un telescope?
Si bien si le soleil était un microscope
Et qu'un ange attentif portant sa vue en bas
Nous cherchat sur la terre il ne nous verrait pas
Le moindre nous échappe et nous perdons l'incommensable
L'ignorance fuit, le doute recommence.
Nous ne savons quel Dieu ni quel diable
prie

Et pourtant notre orgueil prétend s'humilier!

Haute toi sur tes pieds monte sur des échasses
Trouve pour te grandir les montagnes trop
basses

Monte comme Nadar dans un ballon géant
 Gonflé comme ^{un} déris qui crève de néant
 Mais si ton ballon crève enjamba l'hippogriffe
 Vois fuir comme un point blanc le pic de

Tenoriffe

Monte jusqu'à la Zone où l'air manque aux
 poumons

Courbillonne plus haut sur l'aile des démons
 Et tu seras toujours comme un grain de poussière
 Arraché par le vent d'une motte de terre
 Et l'auge du Soleil portant sa vue en bas
 Eut-il des yeux de Lynx ne t'apercevra pas.

Et tu crois que ton Dieu jaloux de le faire homme
 Va mourir de douteur pour le vot d'une femme
 Lui doit les grands vergers pleins d'arbres toujours
 Laisser dans l'infini tomber des univers ^{vers} ?
 Tu crois que le Soleil va suspendre sa marche
 Pour des prêtres hébreux qui traillent devant
 L'arche

Et que, de leur trompette éternisant l'écho
Lomberont devant toi les murs de Jéricho !
Tu crois qu'en te gonflant ainsi qu'une
grenouille
Tu rempliras de toi l'abîme que Dieu fouille
Ou qu'en t'applatissant comme un ballon
Oresé
Tu pourras soupirer : Seigneur je suis sauvé !
Inutile et cretén ! va, la gloire infinie
Ne se chauffe point de ton ignominie
La grandeur devant Dieu se efface par Zéro
Ne te déprime point, il fait ton numéro.

Saint Eucufin devant une table royale
Ornée d'un jaune d'œuf sa barbe déjà sale
Qu'on le croie inutile il sera satisfait :
Mais pauvre Eucufin le tour est déjà fait !
Tu n'es qu'un triple sot par grace et par
Système
Et bien plus mille fois quatu tu crois toi-même

Saint François quittant de grotesques chaufours
 Dansait en Italie aux yeux des potefours
 Comme le roi David folâtre patriarche
 Qui sautait en chemise et tournait devant
 l'arche.

Ils affectaient ainsi tous deux de délices
 Et se dépréciaient pour se faire admirer
 Ils étaient orgueilleux comme le Diogène
 S'étalant au soleil dans la misère obscure
 Qui trouvait Alexandre opaque, et, bel et beau
 Lui disait: tu fais ombre au puit de mon
 tonneau.

Diogène du moins n'était pas hypocrite;
 Modeste était peu la vertu favorite,
 Et contre les abus, abuseur révolté,
 Il ne pécha jamais par trop d'humilité.
 Mais ces moines beati à la paupière bouche
 Machonnant des vertets et se pinçant la bouche

Mais tous ces aigrefins rasés ou chavelus
Les ceruets épilés, les capucins poilés
Ces gens ceints d'une corde et les pieds en lavates
Le crâne sans pensée et le cou sans cravates
Ayant pour Dieu le diable et la crainte pour loi
Les malheureux ! plusieurs sont de très beaux foi
Ces gens ont plus d'orgueil plus de fiel, plus
de haine

Que n'en peut embrasser la terreur humaine
Ils font honneur à Dieu de leur abaissement
Leur crasse à l'éternel doit servir d'ornement
Ils font un luxe au ciel de leurs affects
stériles

De leur foi sans raison de leurs vœux inutiles
Ils portent tout l'enfer sur leur front abattu.
Et le diable sourit en créant leur vertu,

La dispute de jesus christ avec le diable

Un jour le doux jesus sur le sommet des nuéux
Rencontra Méphisto, le prince des démons
Qui se ressemble peu très volontiers l'affreux
Et voici les propos qu'ils tinrent ensemble
Pour qu'on ne dise plus dans l'univers chrétien
Que le dogme sacré ne vime avecque rien :

Jesus

Tout les pauvres d'esprit sont heureux sur la terre
Car ils posséderont le règne de mon père

Méphisto

Oui, les pauvres d'esprit sont heureux ici bas
Lorsqu'on se moque d'eux ils ne comprennent pas.

Jesus

Heureux celui qui pleure, on l'écartera ses larmes.

Méphisto

Avoir l'œil sec d'avance aurait bien plus de charmes.

Jésus

Heureux ceux qui sont doux, car ils doivent régner.

Méphisto

Sur les loups, si les loups daignent les épargner.

Jésus

Heureux les affamés d'amour et de justice

Méphisto

Ils meurent sous la table ou s'empiffrent le vice

Jésus

Heureux les cœurs élément, ou leur pardonnera

Méphisto

oui, pardonnez toujours, toujours ou vous battra

Jésus

Bienheureux le cœur pur il voit Dieu sans mélange

Méphisto

Et le monde en riant l'écrase dans la fange

Jehus

Heureux le pacifique il est enfant de Dieu !

Méphisto

Et le Dieu des combats mettra le monde en feu.

Jehus

Heureux l'humble opprimé qu'on protège quelque
juste !

Méphisto

Il mourra sans amis dans sa détresse anguste.

Jehus

Si l'on prend votre robe offrez votre manteau.

Méphisto

On lâchera les chiens pour avoir votre peau

Jehus

Si l'on vous a frappé sur la joue offrez l'autre

Méphisto

La casacas alors deux soufflets bon apôtre

Et le crime insolent restera sur son char.

Jehus

Il faut rendre à César ce qu'on doit à César.

Méphisto

Si César te donnait la croix pour récompense
Que devraient tes enfants à César? La potence!

Jehus

Tais-toi fils de Satan tu sais qu'il est écrit
on ne doit point toutes les seigneurs jesus-christ.

Méphisto

Le Seigneur jesus-christ me paraît peu croyable
S'il n'a pas le bon sens de se fâter le diable

Jehus

Ce n'est pas au démon que je daigne parler
Voici la vérité que je viens révéler
Homme que j'ai choisi sois docile à la grâce
Néjette avec mépris tout ce qui t'embarrasse

Si tu veux être à moi lève toi d'un seul bond
 Hais ton père et ta mère et vis en vagabond
 Ne porte ni souliers ni baton ni ceinture
 Dieu pourvoit aux besoins de toute la nature
 Comme le lys des champs le cuit & l'habillera
 Nourris toi des épis que ta main volera
 Bênis ton ennemi pour que Dieu le mande
 Aime ton agresseur pour que Dieu le punisse
 Ses douceurs irritant la colere de Dieu
 Enverront sur lui des fournaises de feu.
 Ignore tes parents, vis en Celibataire
 J'ai pour meilleurs amis l'enneux volontaire
 Je ne suis pas venu pour apporter la paix
 Mais le glaive, la haine et de sanglants forfaits
 J'obscurcis à plaisir mes dogmes salutaires
 De peur de corriger et de sauver mes frères
 Le monde me déteste, il vous détestera

Mais un jour sous vos yeux le monde brûlera
Et pour vous emporter sans mon saint héritage
Je descendrai du ciel assis sur un nuage
Alors le genre humain presque tout écriainet
Tombera pour jamais dans le gouffre éternel
En attendant fuyez, allez de ville en ville
Mangez quand vous pouvez et prêchez l'évangile
Refuse-t-on de croire et de vous écouter?
Scolenez ce que j'ai descendu de porter:
Vos soutiers et sachez qu'un jour cette poussière
Jera de vos mesquins flambes la ville entière.

Méphisto

Bien touché! tu me prends pas mes mauvais
Côtés
Et tes enseignements que j'aurais inventés
Scrublent me dépouiller de toute ma puissance
Je n'arriverais pas à pareille démente

Tu m'as dépossédé, c'est une trahison 73
Mais à ta place moi je vais parler raison

Homme, que la nature à jamais te soit chère
Honneur ta maison, soutiens tes père et mère
Ne crois pas que le pain te tombe du ciel
Pre garde les fourmis et les mouches à miel.
Persiste à l'injustice, ou bien reste fidèle
Mais ne rêve jamais la vengeance éternelle,
Aime bien ta compagne et peuple l'univers
Sans te préoccuper du ciel ni des enfers.
Quand les religions n'enfantent que le malin
Elles sont des fleaux pour la famille humaine
Tous les autels sanglants sont d'horribles autels,
Ne crois pas à des Dieux qui dansant les mortels
Laisse la liberté même à tes adversaires
Et, surtout s'ils ont tort, ne maudis point
tes frères

Ne leur dis pas le bien pour leur faire du mal
Ne fais point ton espoir d'un désastre final
Tout périt en ce monde et tout se régénère
L'éternel cette calice et n'a point de colère
Tiens propres tes souliers, mais lorsqu'ils sont
poussières
Ne nous en jette pas la poudre dans les yeux
Et ne nous plonge pas dans le lac asphaltite
Pour n'avoir pas compris ta parole hypocrisie

Jésus

Vous avez bien parlé. c'est pour vous y forcer
Qu'en ~~perce~~^{métait} ~~l'erreur~~ j'ai voulu commencer
Ecouter maintenant le fond de ma doctrine
Et Confesser enfin qu'elle est sage et divine

préfère la justice à tout ce qui t'est cher
Et les devoirs de l'âme aux plaisirs de la chair
Donne toi sans t'offrir à ceux qui ton cœur
aime

pour les tiens il est doux de s'injurier soi-même
 Prends le bien pour le mal, aime tes ennemis
 prive toi du bien-être et des plaisirs permis
 pour effrayer les pleurs et secourir les frères
 Garde toi de l'orgueil, des paroles amères,
 Donne sans calculs ce qu'on te donnera
 Donne même ta vie et Dieu te la rendra.
 L'héroïsme du bien c'est le devoir du juste
 plus que tous les serments rend ta parole auguste
 Fais ton devoir d'abord, Dieu veille sur tes droits
 Marche sans les ~~légèrises~~ ^{liens} du bien les plus étroits
 Ne prend point l'air éreux d'un pâtre anachorite
 Mais lave ton visage et parfume ta tête
 Ne sois point l'éméraire à juger ton prochain
 Que nulle main vers toi ne soit tendue en vain
 N'abandonne jamais ta femme légitime
 Des époux séparés l'adultère est un crime

Aime Dieu plus que tout, ton prochain plus
que toi
Aimer et supporter, voilà toute la loi.

Méplisto

Seigneur, pour cette fois je n'ai plus rien à
dire
Votre premier discours était une satire
Des prêtres imposteurs et je le comprend bien
Mais suivant ces gens là je me suis très chrétien.
Je vais donc de leur main recevoir le baptême
Puis m'opposer ensuite à ^{votre vrai} ~~tout nouveau~~ système
Puisque Dieu me condamne à propager le mal

Jésus

Non, Dieu n'a point créé le génie infernal
La critique et l'appui du levier des idées
Par la lutte toujours fortes et fécondées
Va, tu serais trop fier de ta damnation
Prends donc malgré toi... ma bénédiction

Et les mots Méléphisto l'archange au regard fauve
 Le ramasse en un tas, se renverse et se sauve;
 Et hurlant comme un brulé, tuant, pétaradant
 Il court pris de venillot se cacher en grondant.

Ne vous étonnez pas de cet anachronisme
 Car l'homme pape-oté, l'homme fié, l'homme
 par le diable déjà dans l'enfer inventé ^{telisme}
 Couvait déjà alors son œuf - infailibilité
 Les luttes a plaisir lui façonnaient la trogne
 Avec la lèvre épaisse et le nez d'un ivrogne
 Réservant avec soin ce bel esprit fait-chair
 pour le siècle de couille après celui de fer.
 pour le tens ou la France à des bandits livrée
 Au bagne descendrait de livrée en livrée
 Et devrait pour trouver un moment de capit
^{se baisser}
~~Descendrait~~ jusqu'à Chiers Lapeyraud décrépité
 pour le siècle où Crochu ferait ses traheries
 ou Picéte viendrait bruler les tuiteries

Dans le tour ou d'Arbois près de je ne sais qui
par pitié oublié périrait pour Blaugui.
On cachez moi l'honneur de cette époque immense.
C'est la corruption, c'est la fin du vieux monde.
Mais on tant d'injustice éclate ^{impunément} ~~arrogamment~~
Qu'il n'est pas encore le dernier jugement!

Devant le concile de Rome
 Concessions et Confession

La peinture est des yeux l'agréable mensonge
 La poésie est l'art de traduire le songe
 Le symbole mystique est le voile des dieux
 L'arbitre du destin se cache à tous les yeux
 Toute histoire se perd dans le tissu des fables
 Le monde est affamé de récits incroyables
 Il n'est pas un mortel en ce monde important
 Pas un Roi, pas un dieu qui ne trompe quelqu'un.
 La mère la plus tendre avec ses gâteries
 prodigue à son enfant d'aimables mensonges.
 Tout amour est menteur lorsqu'il craint de blesser
 Et dans l'ordre amical tromper c'est caresser
 Ou caresse l'espoir des plus vaines chimères
 Et c'est là le secret des prêtres et des rois.
 Il faut savoir traiter en sage médecin
 Les gens d'un esprit faible et d'un cerveau malade.

Et quand la vérité trop forte ou trop cruelle
A nos affections peut devenir mortelle
Lorsqu'on veut éviter ce qu'elle fait prévoir
La dire est un mensonge et la taire un devoir.
Laissons à l'affligé le bonheur du peut-être
Regardons comme faux ce qui ne doit pas être
Jésus condamne l'homme à tout dire en pressé
Qui dit ~~à son~~ ^{tu n'es qu'un} ~~à son~~ ^{insensé} ~~à son~~
Car tout homme on le fait à son grain de folie
Ne rappelons jamais ce qu'il faut qu'on ^{soubli}
Le monde est plein de fous et qui n'en veut pas voir
Doit cetter dans sa chambre et casser son miroir
Qui donc a dit cela ? j'ignore le poète.
Mais c'est comme un proverbe et chacun le répète
Or Jésus met au rang des plaisirs défendus
De parler de la corde au logis des pendus
Et les prêtres pourtant veulent qu'on ^{se souvienne}
Les préchis pour les dire et les commettre
encore

Qu'on sculpte les erreurs dans un livre éternel
 Qu'on avoue à leurs pieds un délir criminel
 Pour faire un crime vrai d'une erreur qu'on avoue
 Pour immortaliser nos traies dans la boue
 Eh bien puisqu'il le faut je vais faire un aveu
 A leurs pieds ? - non vraiment, mais en face
 de Dieu
 Je vais de ma jeunesse accuser la Démonie
 Ne me méprisez pas, j'ai fait ma pénitence.
 Je m'accuse ô mon Dieu d'avoir pendant
 vingt ans
 Adoré comme vrai les dogmes révoltants
 D'avoir cru que d'un Dieu la haine paternelle
 gardait à ses enfants la torture éternelle
 Et d'avoir, non pourtant sans honte et sans
 combat
 immolé ma jeunesse à l'impur célibat
 Qui nourrit dans nos sens la débâcle inféconde
 Et livre nos larmes au cauchemar immonde
~~Et~~ d'avoir près du lit où mon père était mort
 puis

Sans pudeur, sans pitié, sans regret, sans
souvenir
Brûlé ce qu'il aimait: un livre de Voltaire
De ce noble vieillard relique auguste et chère!
Je m'accuse d'avoir douté de la raison
D'avoir du fanatisme épargné le poison
Et d'avoir regretté l'effroyable croyance
Dont la terreur stupide éuerva mon enfance!

Mon Dieu! sans la douleur dont je me sens
pressé
A quel prêtre chrétien puis-je me confesser?
Quel évêque implorer qui ne soit mon complice?
Quel pape comprendra ma pensée au supplice?
Hélas! tous ces forçats que sent j'ôte pleurer
Tous les vertus des saints qu'ils m'ont fait
adorer
Je suis un paria ne pouvant être un bouze
Et je n'ai rien à dire à ces âmes de bronze

Le monde me s'écarter et veut m'aveugler
 Non pour mes attentats, mais pour mes repentirs.
 Ils disent que je suis un impie, un rebelle
 Eh bien dans mon exil ma destinée est belle
 J'aime mieux leur enfer que leur ciel insolent
 Chantant alléluia sur un gouffre brûlant
 Ou se tort pour jamais vouée à la souffrance
 De mes frères maudits la multitude immense!

Ô mon Dieu prends pitié de ces aveugles nés
 Qui te prennent seigneurs pour le Dieu des damnés
 Mon Dieu, ferme la bouche au prêtre qui
 s'insulte
 Affranchis tes autels, ta morale et ton culte
 Ces prêtres de Moloch ne sont pas des chrétiens
 Ils ont des jugements qui ne sont pas les tiens.
 Ne leur applique pas les lois qu'ils nous
 ont faites
 Souviens toi de Jésus le plus doux des prophètes

Qui disait, tout saignant des membres et du front
Les méchants d'où mon père ignorent ce qu'il font.
Maintenant qu'on me traîne au conseil de
l'homme

Le pape s'est fait Dieu; moi je dis à cet
homme

Soit maudite à jamais la malédiction
Soit damnée à jamais toute innovation
Tout prêtre qui maudit le condamné lui
même

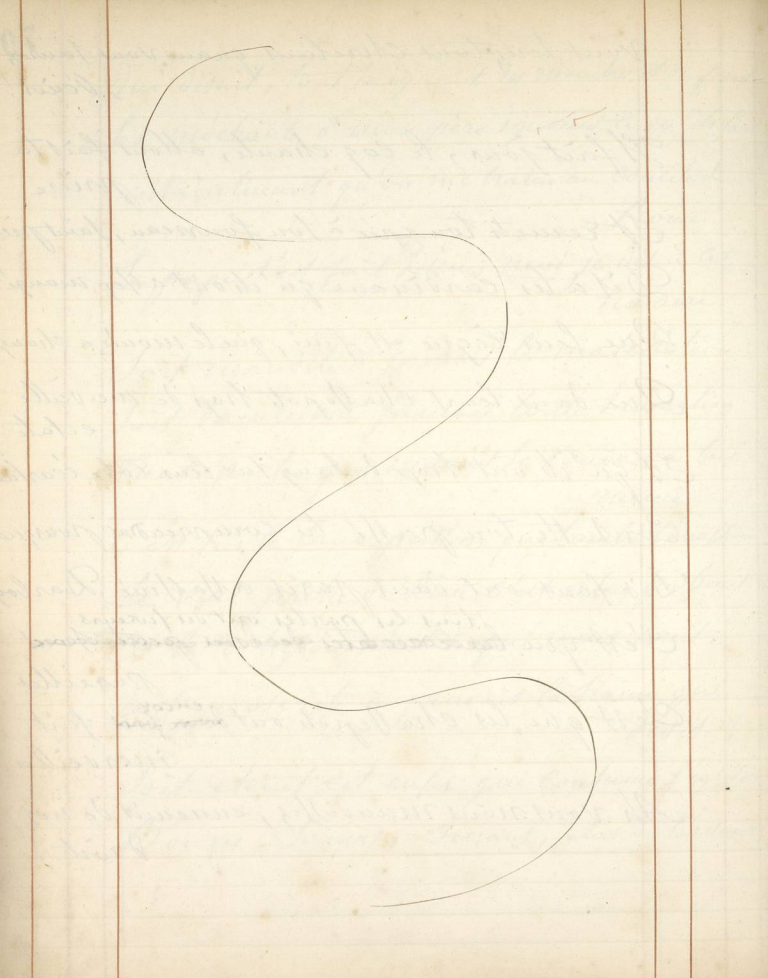
C'est pas le faux pasteur qui trouble l'autel
Le vrai prêtre de Dieu. c'est celui qui bénit
Et la religion c'est la qui nous unit.

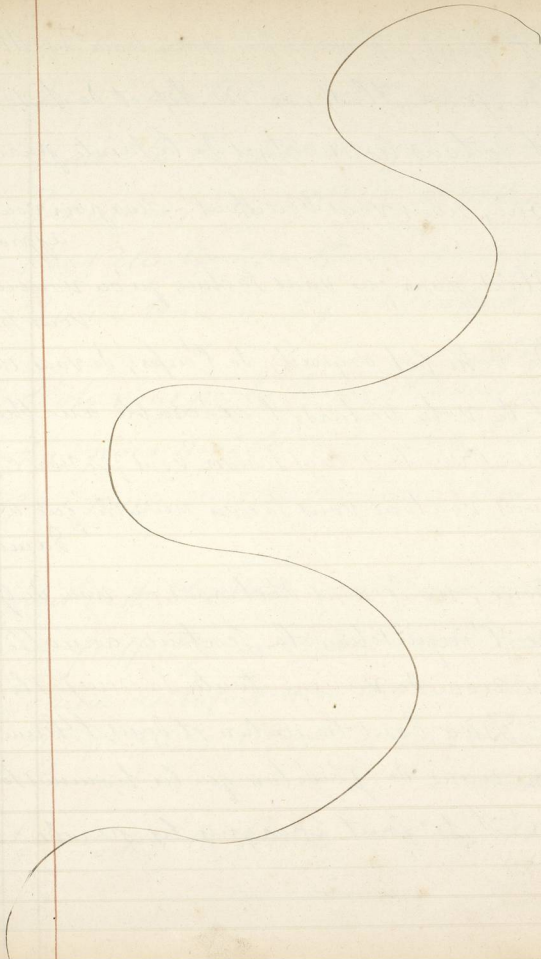
Soit proscrite à jamais la haine qui
divise!

Soit étouffé cet enfer qui consume l'église
Bouges, Lamat, Musans, élus de l'avenir

Vous serez tous chrétiens quand vous saurez
Véris!

Il fait jour, le coq chante, allons fais ta
prière
Et crève ton épée à son fourneau, saint piere
Dis à tes cardinaux qu'ils ont assez mangé
Que leur règne est fini, que le monde a changé
Que dans leurs chapeots trop de merveille
écate
Et qu'ils ont trop de sang sur leur robe écarlate.
Consulte ton passé tu comprendras pourquoi
Des fous ont dans paris assassiné Darboy
C'est que ^{tous les partis ont des fureurs} ~~les excitateurs des deux factions se font~~
pareilles
C'est que les chapeots ont ^{encore} ~~encore~~ fait
merveilles!
Ah vous nous maudissez, ennemis de nos
droits!





Et moi, je vous bénis au nom des Albigeois
De Jean Huss, de Wiclef et de Savonarole
Et de tous les martyrs de la sainte parole!

Où, nous vous bénissons!... nous pour vous
approuver

Mais pour que vous sachiez qu'on voudrait
vous sauver

De votre fol orgueil, de l'enfer, de vous même
Et de votre bêtise l'exécration anathème!

Nous voulons vous sauver vous qui nous condamnez,
Nous voulons vous sauver monstres qui nous
damnez!

Donc, nous vous déclarons au nom de Galilée
De l'inquisition la sentence annulée,
Au nom de Varini toute la majesté
De Dieu dans la nature et dans l'humanité!
Au nom de Jéhovah que les hommes sont frères
Qu'il se faut épargner les paroles amères

puis au nom du bon sens et de la vérité ⁸¹

Que l'imitation n'est pas la sainteté.

Vous êtes des prélats, vous avez des tiars
Des croix, des palliums, des mitres, des simennes
Vous êtes tout puissants, et moi qui n'ai rien

Qu'un homme ayant souffert, pauvre,
Job, un chrétien.

J'ose vous parler ferme et je suis infailible

J'ai pour moi la raison plus forte que la bible

J'ai pour moi le bon sens de tout le genre
humain

plus vaillant et mieux armé que l'intérêt romain

Et fusai-je enchaîné dans la cour du pontife

Comme autrefois mon maître outragé par Caïphe

J'y viendrais proclamer sans crainte et
sans retour

Le droit à la science et le droit à l'amour!

un tableau de Zurbaran

Un saint cadavereux, épouvantable, horrible
Surprend dans un tombeau la mort qu'il rend
visible
Il la presse et la tient dans les bras décharnés
Il semble que ses vœux courent déjà sous nez
Dans les orbites obscures les yeux luisent à peine
Il a pour robe un sac, pour ceinture une chaîne
Il a tout abjuré, science, amour, raison
Le néant est son Dieu la tombe est sa maison
Il est déjà rigide et froid comme la pierre
Le silence éternel a peus de la prière
Les larmes sur sa joue ont creusé des sillons
Une cendre immobile estompé les haillons
On voit les dents saillir sous les lèvres tirées
Et les os font des trous dans les chairs maltraitées
La mort pâle squelette est moins froide que lui

Et semble vers leurs cluchés un point s'appui
 Pour sortir de ses mains implacables tenailles
 Qui vont pétrifier un ventre sous entrailles
 D'une affreuse puer la chaîne se débat
 C'est un abominable et terrible combat
 L'homme vampire ayant la fatale envie
 D'absorber la mort même et d'en faire sa vie
 Et la mort impuissante à triompher de lui
 Craignant de partager son immortel ennui
 Qui le repousse avec un rire d'épouvante
 Et croit sentir déjà qu'il la mange vivante

La genèse d'amour

1

Les larmes de l'azur font naître les persennettes
La lune vierge sage a fait les côtes blanches
Les rayons du soleil germent dans le sillou
La fleur en s'envolant devient un papillon
La force fait la loi la loi fait l'harmonie
Partout de l'univers travaille le génie
Ceindre capricieux ou cruel tous à tous
Impitoyable et doux, il se nomme l'amour
C'est par lui que la neige au sommet des montagnes
Fondue en longs ruisseaux abreuve les cacopages
C'est lui qui fut forme des groupes d'univers
Par les attractions de tant d'astres divers
Pour lui l'oisillon chante et l'abeille butine
Il forme du raisin la fève libertine
Il dompte les lions fait rugir les taureaux
Entrelace les bras des jeunes tourtereaux
Il a fait le soleil, il a fait les étoiles

De la lune pudique il a blanchi les voiles, 83
Il a fait les trésors de la nuit et du jour
Dieu n'a fait qu'un chef d'œuvre : il a créé l'amour.

Avant que Dieu sortit de son sommeil immense
Dans le chaos la force épuisait sa puissance
La force sans amour qu'on appelle Satan
Créait le Béhémoth et le Léviathan
Du phosphore des eaux, du limon des marais
Elle faisait sortir des monstres solitaires
Des avortons géants, sans femelles, affreux
Qui bientôt, affamés se dévoraient entre eux
La terre en fournissait des fongères difformes
Mêlait à ses cailloux des ossements énormes
Des montagnes de chair en putréfaction
S'échappaient les fœtus de la corruption
Les crapauds, les serpents, les rats, les scolopendres
Le limacon visqueux les froides salamandres

Les dragons écailés les crocodiles verts
Cauchemars destinés à peupler les enfers
Une vapeur épaisse infectait l'atmosphère
Et des flammes sortaient des gouffres de la terre
Lorsqu'un jour dans le ciel découvrit un instant
Apparut dans l'aurore un nuage éclatant
L'air semblait s'épuré dans la métamorphose
Et le nuage avait la forme d'une rose
Paisible, il s'entr'ouvrit, un enfant céleste
En sortit et de grace enchanta tous les cœurs
Un carquois d'or tremblait sur son épaule
Sa candeur, sa beauté jusqu'alors inconnue
Peuplèrent de desirs les nuages vermeils
Et firent dans l'espace éclore des soleils
Les monstres s'appretèrent à lui faire la guerre
Mais lui d'un trait léger plus fort que le tonnerre
Armant un arc divin que sa main fit siffler
Il les fit trembler tous, se torturer, se rouler

Se perdre dans des flots de fumée et de poussière⁸⁴
Ils disparurent tous dans la gueule du gouffre
Et l'enfant leur vainqueur l'esprit qui fait aimer
Mit le pied sur la terre et lui dit de germer.

Alors en se mirant dans deux sources jumelles
Son sourire en tira deux formes fraternelles
Plus belles que jamais la fable n'en rêva
L'une fut Adamus et l'autre fut Héra

11

Ils étaient nés enfants comme l'amour leur père
Et leur sexe pour eux fut longtemps un mystère
Dans le jardin du monde ils se jouaient tous
Sans que l'amour jamais se mêlât à leurs jeux
Ils grandirent ensemble et leur adolescence
Sembla n'être d'abord qu'une seconde enfance
Mais pendant qu'ils dormaient le souffle de
l'amour
Survint les caresser et les troubler un jour

Adam versa des pleurs il sentait dans un écoe
Son cœur tout palpitant s'en aller vers son Eve
Et ne pouvant souffrir l'absence de son cœur
Il cherchait dans Eva sa vie et son bonheur
Or Eva tressaillit jusqu'au fond de son âme
Elle rêvait alors que comme un trait de flamme
Adam la pénétrait par un effort divin
Et venait rajouir ce cœur dans son sein
Au réveil dans leurs bras ils se serraient alors
Un grand rideau de fleurs faisait filer l'aurore
Qui leur fit voir tandis qu'ils se cherchaient
Des yeux
L'arc-en-ciel leur créateur qui souriait prêt d'eux
Ils rougirent alors devant le mystère
Et la femme sentit qu'elle deviendrait mère

III

Voulant le conserver avec eux plus d'un jour
Ils tressèrent des fleurs pour enchaîner l'aurore

L'amour leur dit: perdez cette espérance vaine
 Et ne me touchez pas, je meurs quand on m'enchaîne
 Je serai près de vous invisible ou présent
 De mon éternité je vous ai fait présent
 A la condition pourtant d'être fidèles
 Et de ne point goûter aux substances mortelles
 Il est dans ce jardin deux arbres dont le fruit
 Fait connaître ~~l'un~~ ^{l'un} à l'autre le fruit
 L'un se nomme la vie et l'autre la science,
 La science du mal qui flétrit l'innocence:
 Si vous en approchez votre cœur est perdu:
 Ne touchez donc jamais à ce fruit défendu.
 En s'embrassant encor les deux époux juraient
 L'amour les caressa les cœurs les admirèrent
 Et pour les imiter les oiseaux se cherchaient
 Les insectes tous l'herbe ensemble se cachaient
 Les fleurs en s'inclinant fécondaient leurs calices
 Tout semblait de l'amour respirer les délices

Et nul ne prévoyait le cruel avenir
De l'amour s'envolant pour ne plus ^{revenir.}

IV

Trop de bonheur produit la lassitude
Et la fatigue aime la solitude
Adam parsoit sur le sommet des monts
Allait causer avec les cieux profonds
Il observait le lever des planètes
Et leur coucher, la marche des comètes
L'heure ou des nuits la laïque s'accroissant
Deux fois se creuse en un double croissant
Au fond du ciel comme des nuées
Il regardait passer les égrégories
Sans se douter qu'à la femme il tardait
De le revoir et qu'Ève l'attendait.
La pauvre Ève se croyant délaissée
Conçut un jour une triste pensée
Il lui sembla qu'Adam ne l'aimait plus.
L'amour prétend à des droits absolus
Il n'aime pas qu'une lui s'en plaigne

Qu'on le néglige et surtout qu'on l'abandonne
 Le doute enfin, le doute empoisonneur
 Des deux époux vint nuire le bonheur
 Comme un serpent qui se glisse sans s'aider
 Il envahit d'abord la pauvre femme
 Il la trompa, la fit déjà souffrir
 A s'approcher, peut-être à le venger.
 Il lui montra l'arbre de la malice
 La fit goûter à la pomme du vice
 Pour retenir et fixer son époux
 Elle eût de le rendre jaloux...
 Jaloux de qui? mais jaloux d'elle-même.
 C'est désormais elle seule qu'elle aime;
 Pour s'aller voir dans le cristal des eaux
 Elle le quitte et lui tourne le dos.
 Lorsqu'il s'embrasse elle boude et murmure
 Qu'il a froissé les fleurs de sa coiffure.
 Adam restreint ses vœux mécontents.
 Lorsqu'il s'absente il tarde plus longtemps

un soir enfin entrant dans la demeure
Il aperçoit la compagne qui pleure
Elle tenait un fruit déjà mordu
Elle lui dit: c'est le fruit d'Éden
Depuis longtemps nous soupçons d'être en sautoir
Nous nous enivrons le venin qui nous rassemble
Ce fruit nous doit séparer sans retour
C'est un poison qui guérit de l'amour
Je t'en ai reçu comme un présent céleste
J'en ai mangé, je t'en ai gardé le reste..
— Merci dit l'homme et d'un geste brutal
Il prend et mange aussi le fruit fatal
Puis séparés ~~ils~~ se cachant dans l'ombre
L'un loin de l'autre ils passent la nuit sombre.

Au jour naissant tous deux allaient sortir
Sans s'adresser un mot de repentir
Lorsqu'une voix charmante et bien connue
Semble pour eux descendre de la nue.

Adam mon fils et toi ma douce Heva 87
Je suis l'amour je viens voir comment va
votre ménage et si votre alliance
D'un fruit prochain vous donne l'espérance
A ce discours ils se cachent tous deux
N'osant paraître et doublement honteux
De n'avoir pas touché dans leur colère
A cet enfant dont Heva serait mère.

V

Malheureux dit l'amour pourquoi vous quittez vous
vous etes des amants, vous etes des époux
Je vous quitte à mon tour pour ne plus vous attendre
Mais vous ne reverrez dans l'enfant qui naîtra
Travailler s'il le faut vivre souffrir pour lui
Le travail chassera la dispute et l'ennui
Votre enfance est passée il faut songer à l'autre
Celle de votre fils et deviendra la vôtre
Vos yeux vont désormais braver avec les yeux
votre cœur entendra ses petits cris joyeux

A les premiers feux pas vous tremblerez, l'éclat des
L'es yeux seront vos yeux et les larmes vos larmes
Si l'orgueil chez l'amaute a pu vaincre en l'occupant
La mère écrasera la tête du serpent
Allons Adam reviens auprès de ta compagne
Que partout dans l'exil ta force l'accompagne
Le monde autour de vous n'est plus le paradis
Que Dieu pour votre enfance avait planté jadis
Vous ne reviendrez plus à votre idolâtrie
Il faut du genre humain conquérir la patrie
Il faut à la vertu soumettre le désir
Car le devoir commence ou finit le plaisir

Ayant ainsi parlé l'ennemi armé d'un glaive
Ferma le paradis puis il prit la main d'Eve
Et dans la main d'Adam la plaçant doucement
Il dit: supportez vous c'est votre châtiment
Travaillez sans faiblir et souffrez en silence
Je vais faire avec vous voyager l'espérance

Dépêchez l'univers vous en ferez les rois
 Allez, embrassez nous pour la dernière fois
 Adam se retrouva dans les bras de la femme
 Le baiser de l'amour pénétra dans leur âme
 Un nouvel avenir se revêta pour eux
 Appuyés l'un sur l'autre ils partirent tous deux
 Et l'amour remontant aux routes étoilées
 Ou s'élèveront un jour nos âmes consolées
 Vint jusqu'au sanctuaire inaccessible et pur
 Qui cache l'éternel dans une nuit d'azur
 Seigneur dit-il j'ai fait la concorde et la paix
 J'ai donné le travail pour remède à la terre
 Le suprême pouvoir ne m'a-t-il rien ordonné?
 — Et Dieu lui répondit: ce que tu fais est bien!

 VI

C'est là le récit primitif et sincère
 Que Moïse recut de l'ancien sanctuaire

Et qui, défiguré par les prêtres hébreux
Est devenu pour nous absurde et tenebreux
J'ai trouvé cette fable élégante et fleurie
Chez les premiers chrétiens docteurs d'Alexandrie
Qui pour comme Socrate et fiers comme Caton
Faisaient parler aux saints la langue de Platon
Quand la science encor croyait au vrai Messie
Et quand Synésius écoutait Hypocrisie
Hélas ces temps sont loin, reviennent-ils jamais
Deux, vous refleurir beaux cœurs que j'aimais
Quand nouveau Lucius dans un temple profane
Se cachait mon savoir sous des oreilles d'âne?
Heureusement depuis je me suis transformé
Content d'être prêtre et fier d'avoir aimé
Quand la magicienne aux lèvres d'un cloître
M'a fait devenir homme en me donnant du coïte

Sommeil réparateur de la vie éternelle
La mort est du phénix la naissance nouvelle
un cadavre n'est rien c'est un vieux vêtement
Qui ne veut ni regrets ni deuil ni monument
Les âmes comme un boa dont la corde est brisée
perdent dans l'infini leur force repoussée
Elles ne sont dans l'air dans l'eau ni dans le feu
Et veuves de leurs corps elles dorment en Dieu
J'ai vu dans un musée une antique momie
Les squelettes sont beaux pour leur anatomie
J'ai sur mon bureau même une tête de mort
Qui me montre les dents et jamais ne me mord
Les fantômes errants sont issus de nos rêves
La nature au tombeau ne donne point de trêves
La magie a créé des rites superflus
Et les morts ici bas se reparaissent plus

La mort, des malheureux immortelle éprouve
Et la nymphe aux yeux d'or des sources de jeunesse
Elle va ramassant dans ses bras maternels
Les vieillards décrépits, les jeunes criminels
Et dans ses claires eaux le remords, la vieillesse
Retrouvent à la fois innocence et jeunesse
Elle seime au hasard des ossements flétris
D'où sortent des amours et des rochers fleuris
Sa tête est de perles et d'épis couronnée
Elle impose silence à la peine enchaînée
Elle arrache l'esclave au joug des tyrans
Elle vient apaiser les soucis dévorants
Elle a le doux regard d'une aurore voilée
Les pieds sont froids et blancs, la robe est étoilée
Ses longs cheveux sont noirs comme un crin
Et de l'éternité la main cachant le sein
Veut nous en épargner les trop vives lueurs
Et protège nos yeux en fermant nos paupières

Chérophile Gautier, trop regrettable maître
vous que j'eus un instant le bonheur de connaître
votre esprit maintenant voit tout à gu'il y a
De grand dans le dessin de Melancholia!
Le grand de la gravure est ce que l'artiste a :

Du vivant Albert Durer cette œuvre magistrale
Nous montre la science à la robe royale
Poursuivant son problème et l'idéal rêvé
Près d'un grand monument toujours inachevé
Dont elle a dégrossi la principale pierre
Deux yeux profonds penseurs veillent sous sa paupière
Et son poing vigoureux signe de volonté
Semble presser la tête avec autorité
Pour en faire jaillir les choses éternelles
Paisible elle est assise et sait qu'elle a des ailes
Un génie enfantin sous les traits de l'amour
Écrit les vérités qu'elle veut mettre au jour
La mentale d'un nouveau sort à l'enfant de siége

pour montrer que le lire est le pain du Collège.
La peine a vieux chieus qui d'évère nos jours
Qu'on chasse vainement et qui veut hie toujours
Neplic' sur lui-même est endormie près d'elle
Son front est couronné de verveine immortelle
La main victorieuse et qui ne tremble pas
A fixé sur un point la branche d'un coupas
Elle vive sans doute à la circonférence
Devant elle des cieus s'étend l'espace immense
Et sous les cieus la mer. Cette autre immensité
Reçoit d'un soleil d'or des torrents de clarté
L'arc en ciel ^{analyse} à ses yeux la lumière
Elle a les instruments de toute œuvre première
La scie et le cabot le marteau le creuset
Les clous, le microscope et la sphere on lisait
Le grand roi ptolemie et les fortes tenailles
Qui sauvent prométhée et forment ses entrailles
Elle est riche, sa bourse est pleine de trésors
Elle a les clés de tout, connaît tous les efforts
Près d'elle est une trousse et plus loin la balance

La cloche de la mort celle de la naissance
 Attendent pour parler son signal souverain
 Son problème est chiffré sur un cœur d'airain
 Et la chausse fourris qui loins d'elle s'envole
 Et porte sur son aile ouverte en bannière
 Le mot grec et latin de Mélancholia
 Veut dire que jamais un penseur ne pria
 Sous la tristesse noire et la mélancolie
 Tant qu'il eut la raison pour chasser la folie
 L'étude et le travail pour occuper ses jours
 Et les livres divins pour régler ses amours.

Mais vous avez vu dans cette œuvre jéréme
 Le découragement de la pensée humaine
 On n'en était pas là du temps d'Albert Durus
 La foi vivait eneur dans l'œuvre de Luther
 Les âmes n'étaient pas défaillantes et mortes
 On aimait le travail et les études fortes
 Votre charmant esprit que le doute oppressait
 A traduit Mélanchton par Alfred de Musset
 Supposant qu'en raison des vices de votre âge

L'inscription du monument est celle de la page
Et dans le ^{beau} ~~profond~~ ^{fatalement} ~~seigneurieusement~~ compris
Il a confondu l'ange et la chauve souris.

Maintenant vous voyez le beau le vrai, le juste
Vous comprenez des ciens la symphonie auguste
Vous savez que changeant l'enfer en un saint lieu
L'art parmi les humains est de l'ère de Dieu
Vous avez deviné le grand mot du problème
Qu'on ne s'aime la beauté que pour la beauté même
La beauté c'est le droit qu'illustre le devoir
C'est le couronnement de l'éternel savoir.
pendant que vous vivez, parmi les choses belles
Ceux qui vous ont aimé taillent poulxer leurs ailes
Dites leur d'espérer et d'effrayer leurs pleurs
Car Dieu ne fait pas de vide entre les cœurs
Et de la terre au ciel il remplit la distance
Ils iront écouter votre poème immense
parmi ces astres d'or paradis sans enfers
Qui vont autour de vous créer des univers!

Sur l'homme

Épigrammes

L'homme est un animal bipède
 Et bimaue qui rit parfois
 D'iraïsonne, insensé des lois
 Et prévient la mort sans remède.

Mais il se déclare immortel,
 Moi pour ma part je le crois tel:
 Il est évident que nous formons
 Seulement sur les sombres bords,
 Puisqu'il est certain que les hommes
 Ne mourront plus d'et qu'ils sont morts.

La Douleur est notre partage
 La folie est notre élément
 Les erreurs sont notre aliment
 Et les vœux sont notre héritage

pourtant nous sommes triomphants
Et nous élevons nos enfants
Dans ~~l'aveuglement~~^{le respect} de nos misères
Nous dépravons leurs appétits
Dans l'espérance que ces chers petits
Seront plus bêtes que leurs pères.

En naissant nous ne savons rien
En mourant pas grand chose encore
Soit pour le vrai soit pour le bien
Un doute éternel nous s'élève
Mais nous aimons l'absurdité
Et de notre crédulité
Nous enrichissons les églises.
Il est clair que le Dieu jaloux
Devant un Dieu digne de nous
Lorsqu'on lui prête des sottises

Si quelques sages ^{à nos coups} ~~pecceront~~ ^{se perdent}

S'expriment
le plus bas, le plus bas
De tous les rêves de la terre
Et la preuve que leur raison
Ne peut rien vous dire de bon
C'est qu'ils sont forcés de se taire

Le diable est-il ou n'
~~Le diable est-il ou n'~~
 Trouvons nous après le trépas
 Quelqu'un pour juger notre vie
 Qui d'une autre sera suivie ?
 L'un nous dit oui l'autre dit non
 L'un rit l'autre fait un sermon
 Et l'on ne fait aucun entendre
 Mais Dieu qui toujours se voila
 Nous eut éclairci tout cela
 S'il nous importait de l'apprendre.

Ce qui me paraît évident

C'est qu'il convient d'être prudent
Et de classer tous les systèmes
À peu près comme des poèmes
Celui-ci vous semble plus beau
L'un paraît vieux l'autre nouveau
Celui-là n'est pas vraisemblable.
Concluons avec La Fontaine
Qu'il faut tâcher de boire frais
C'est la morale de la fable.

Aimons, chantons, soyons joyeux
Et laissons nous devenir vieux
La vieillesse est une richesse
Que le temps augmente sans cesse
La jeunesse n'existe pas
Elle s'efface à chaque pas
C'est pour vieillir qu'on vient au monde.
Le printemps est dans notre cœur
Quand nous faisons notre bonheur
En conservant la paix profonde

L'honneur est un parapluie

Qu'on effuie

Et qu'on recuet dans un coin

Et la gloire une chandelle

Eternelle

Dont les morts n'ont pas besoin.

L'histoire est une potence

Qui balance

Des cadavres dans les airs

Et le poète un gendarme

Qui s'accroche

Aux pendus mangés des vers!

Victor, poète sans règle

Est un aigle

Double d'un homme et d'un veau

Et ses chaussons hippogriffes

ont les griffes

D'un lion qui fait le beau.

Ezéchiel qui se jeune

ou qui jeûne

Prose
et
vers

école de
Victor Hugo

A dans des cercles de feu
Vu dit-on sous cette forme
Très énorme
La ressemblance de Dieu.

Plébus est une perruque
Sur la nuque
Du firmament en dieux
Et les astres, les planètes
Les comètes
Fournissent tous les cheveux

L'horizon
~~L'empire~~ de la corde
C'est la corde

par quoi dans son jeu coque
La lune sur l'obélisque
Met son disque
Boule de ce vittoquet

Le panthéon de la gloire

C'est la foire

Aux ~~lectures~~ ^{lettres} du ^{cougo} ~~général~~

Et mon poème est un linge

Sous le linge

De Monsieur Victor Hugo!

La rétractation de galilée

Fragment dramatique

Adorant du Sauveur la croix et le calice
En présence du monde et de le saint office
La main sur l'évangile en nomme Des
Moi, dit Galileo fils de galilée
Je déclare à l'esprit qui parmi vous séjourne
Que la terre demeure et que le soleil tourne
Même de vos grandeurs si c'est l'arrêt fatal
Je crois la terre plate et les cieux en cristal
Que n'avez vous des fronts de la même matière
Ils laisseraient passer la vie et la lumière
Et par vos grands reflets l'univers éclairé
Se soumettrait sans peine à votre ordre sacré
Ce n'est donc pas en vain que la très sainte
Bible

Dit que pour triompher dans un combat terrible
 Un prophète arrêta le soleil d'une main
 Et contraignit la lune à rebrousser chemin
 Je vous conjure donc grands pasteurs de l'Europe
 De m'abandonner et d'abandonner aussi mon télescope
 Bien qu'un si grand pardon ne puisse m'être dû
 (Se relevant et frappant la terre du pied)

Allons, ne tournez pas ! cela s'est défendu !

Messieurs devant moi vous bulez moult
 Je la sentais tourner parce que j'étais ivre
 La science est un vin qui vous monte au cerveau
 Je jure de ne rien observer de nouveau
 M'en rapportant du reste à votre prudence
 Et dans les livres saints cherchant l'astronomie
 Je n'écrirai plus rien, ne penserai plus rien
 Ainsi puisse-je vivre et mourir bon chrétien !

note on pourrait faire de ce monologue une scène
 très saisissante, en y joignant la pantomime

Dont on disposerait ainsi la nuit en l'honneur

une Église éclairée par une multitude de
Cierges, un peuple nombreux, des inquisiteurs
des soldats, des pénitents noirs en cagoule
une estrade sur laquelle un évangile, près
de la des réchauds et des instruments de
torture. L'orgue joue des airs funèbres
la procession entre dans l'Église et chacun
prend place, Galilée paraît chargé
de chaînes. L'orgue se tait, le grand
inquisiteur exorcise Galilée avec de
l'eau benite et lui montre en l'air
d'une main l'estrade et le prie-Dieu
de l'autre les bourreaux qui mettent
des tenailles au feu. Galilée hésite
il fait un pas vers les bourreaux.

97
Des gémissements s'élevaient dans la foule
une femme se précipite aux pieds du
savant en lui montrant deux jeunes
enfants, un prêtre donne à Galilée le
Crucifix à baiser Galilée baise le Crucifix
embrasse les deux enfants et après avoir
levé les bras au ciel il monte lentement
sur l'estrade et prononce d'une voix
ferme les paroles de la rétractation en
étendant la main sur le livre des évangiles.
Lorsqu'il a fini on lui ôte les chaînes
l'orgue joue des airs joyeux et la procession
recommence pour sortir de l'Eglise, tout
le monde s'incline devant Galilée, quelques
hommes à costumes de savants se détournent
seuls avec mépris. Des femmes pleurent
et un homme même essuie ses larmes
avec un geste d'impatience.

au lever du rideau et avant l'entrée de la
procession un huissier de l'inquisition lira
au peuple le monitoire que voici:-

Pour que la sainte Eglise enfin soit consolée
ou au moins en ce lieu le nouveau Galiléa
Convaincu d'avoir dit et d'avoir même écrit
Contrairement aux lois du Seigneur Jésus-Christ
Qui veut que son Eglise à jamais respectée
Sur tout enseignement soit toujours consultée
Ce mensonge évident horrible et sans pareil
Que la terre à présent tourne autour du soleil
Et cela sans respect de l'Eglise infallible
De Jésus lui-même et de la sainte Bible
Le saint office donc le ^{Grégoire} ~~dit~~ constate
presque en flagrant délit le coupable anathé
Lequel sans violence et presque sans torture
Lui-même a confessé sa noire forfaiture

98
Ordonne qu'en ce jour il sera devant vous
Conduit pour faire amende honorable à genoux
Et s'il ouïr condamner à telle pénitence
Que du saint tribunal règlera l'indulgence
A défaut de quoi faire on le tenaillera
puis un saint confesseur euec l'exhortera
Que s'il veut persister dans son affreux blasphème
Qu'il meure et que son sang étouffe sur lui-même
Un bucher sur la place est déjà préparé
Sur lequel ce méchant des chrétiens séparé
Avec tous ses écrits périra dans la flamme
C'est justice ! et que Dieu prenne soin de son âme.

L'orgue joue le Dies ira et la procession
entre dans l'Eglise.

Après l'absolution le grand inquisiteur
dit à Galilé :

Retournez en prison, je vous ferai connaître
Votre arrêt que l'Eglise adoucira peut-être

Mais espérez surtout la clémence de Dieu
Nous allons devant vous jeter le limon au feu
Allez porte-flambeaux que le bucher s'allume
Et que s'écrit impie en entier le condamné

Galilée

C'est bien fait, jetez en la cendre à tous les vents
puisse-t-elle à jamais dans les siècles suivants
Raconter les efforts de ma raison soumise
Et faire apprécier les arrêts de l'Eglise!

Quand Galilée embrassera le crucifix et
montera sur l'estrade le grand inquisiteur
dira :

C'est bien : vous échappes à la damnation
prononcez à présent votre abjuration

Alors Galilée

Adorant du dessous la croix (etc) comme
plus haut.

99

voir dans la foule pendant que Galilée est écarté
hors de l'Eglise

Les savants

Ah faible caractère!

Les femmes

Ah malheureux Vieillard

Des étudiants viennent hors le devant du théâtre
et se joignent les mains avec une zèle énergique
l'un d'eux dit aux autres:

Au lieu nous reverrons les arrets la plus tard
Mais ne condamnons pas cet homme de génie
Dont nous avons compris la sublime ironie
Son livre est répandu parmi les nations
On ne retire pas des démonstrations
Et semblable à ce dieu dont il est le prophète
Il peut se reposer, car la lumière est faite!

Gras bon sens
ou Simple discours

Ignorer ou savoir, ni doute ni croyance
Voilà le droit chemin qu'enseigne la prudence.
Je puis douter de moi, de mon habileté
Jamais de la raison ni de la vérité.

Et qu'importe au Soleil que l'aveugle le voie?
Il rayonne toujours et toujours il flamboie
Et s'il était un juge, étant sur qu'il fait bien
Il ne punirait pas ceux qui n'en savent rien

Des choses que le ciel ne daigne pas m'apprendre
Je cherche à deviner ce que j'en puis comprendre
Mais n'étant jamais sur d'avoir bien deviné
Je ne fers pas le dieu que je me suis donné
C'est un dessin de moi que j'accroche à mon
âtre

De ma conception je crains d'être idolâtre
 d'y tiens, tant que je n'ai rien trouvé de plus beau
 Mais s'il était en or je mangerais mon veau.
 Ce que je fais très bien c'est que l'iman, le
 Les braves, les faquins nuds et coulés de brouze
 Le prêtre catholique et le rabbin pelé
 Disent que ~~flou~~ pour eux seuls l'éternel a parlé.
 N'ayant rien entendu de ce discours multiple
 D'aucun de ces pasteurs je ne puis le discerner;
 Des contradictions je ne puis faire cas
 Sachant que l'éternel ne se contredit pas.
 J'ignore, en attendant que Dieu daigne
 Me l'instruire.
 S'il ne me parle pas je n'ai rien à lui dire,
 Ne le connaissant pas ne l'ayant jamais vu,
 Et la vie à venir est pour moi l'inprévu.

Si j'avais un bâtard dans le fond de la chine
Tout à fait ignorant de sa haute origine
Et si l'on m'apprenait qu'il a dit à prékin:
Ou je n'ai point de père ou c'est un vieux coquin
De n'avoir jamais pris la peine de m'écrire
Car de son existence il aurait dû m'instruire
Je répondrais, ma foi le chien est à raison
Je ne t'accuse pas de haute trahison
Si j'avais quelque bien j'en ferais le partage
Il recevrait ma lettre avec mon héritage
En attendant, de moi peut-il se soucier?
Et si pour le distraire, un poète, un forgeron
Un bouge un mandarin éclamaient leurs
Safaire
Lui disaient tour à tour moi je connais toujours
Il est blanc, il est noir, il est rouge, il est bleu
Doit-il croire en eux tous comme l'on croit
en Dieu?

Doit-il en choisir un comme plus véridique
 parcequ'il n'admettra ni doute ni critique
 Mais je crois n'en déplaise à nos saints confesseurs
 Qu'il doit leur dire à tous : vous êtes des farceurs.

Et vous voulez que Dieu tel qu'on l'invoque à Rome
 Ait moins d'intelligence et de bon sens qu'un homme
 Qu'il impose une loi qu'il faille déviner
 Et qu'à Colin-maillard il veuille nous danser ?
 Non, je n'en doute point, je suis sûr que c'est bête.
 Je sais parfaitement qu'il convient d'être honnête
 D'honorer ses parents et d'aimer son prochain
 Mais qu'il faille adorer un fétiche, un machin
 Un bonhomme divin quelconque et qu'on l'encense
 Sans en avoir ni raison qu'on le diable en pense
 parcequ'il est écrit sans qu'on sache pourquoi
 Francement je l'ignore est-ce ma faute à moi ?

Douter ! pourquoi douter ? la nature est visible
 Je comprends l'évidence et j'admets le possible

Mais lorsqu'on ignore le formulaire
Je réserve mon droit d'examiner plus tard

Si de tout examen le moyen se refuse
Ma bonne volonté me suffit et m'excuse
J'agis comme je sais qu'il faut agir et puis
Je compte en m'instruisant faire mieux si
je puis

Vous parlez de la foi mère de l'espérance
Mais je sais que la foi n'est que la confiance
Je croyais à ma mère en tous ses besoins
Elle forçait tous les jours à connaître les soins
J'éprouvais si souvent la bonté maternelle!
Mais j'avoue humblement que j'aurais eu
peu d'elle
Si devant moi jamais elle eut dant un grand
fleur
Jette mon petit fier en l'honneur du bon
Dieu.

Eglise catholique à toi la parabole.

Je trouve des beautés dans ton obscur symbole
 Mais je sais que ton culte est un culte de sang
 Et que tu fais un dieu d'un pontife impurissant
 Je ne doute donc pas, je sais : je te condamne
 En étant d'un agneau qui fusille et qui dans

Je sais que la nature a d'admirable lois
 Je sais pleurer le juste expirant sur la croix
 Je sais d'un saint Vincent les œuvres méritoires
 Je sais les arguments de tous les consistoires
 Je sais qu'on pourrait être honnête homme
 et chrétien

Et qu'un excellent prêtre est un homme de bien
 Mais j'ignore pourquoi le sacerdoce avarice
 Prêchant la pauvreté de votre argent l'engage
 Pourquoi les cardinaux ont un luxe insolent
 Et pourquoi l'on about l'écrivain violent
 Qui profane l'esprit en vantant la sottise
 Manipule l'injure et compromet l'Eglise

Je ne fais pas couramment le pape, le docteur
Conservateur du dogme et non pas créateur
par une invention jesuitique et visible
peut s'adorer toi-même et se croire infallible
Qu'en importe après tout, j'en suis pas Luther
Mais je fais que le diable exécrerait l'espèce
Si le diable existait tel que le monde l'aime
plus élégant, plus fin, plus vivant que
Dieu même

Je fais que Josué fut-il à Dieu pareil
N'aurait pu dans sa course arrêter le soleil
Sans briser les efforts de la nature entière
Et sans faire toucher les astres en poussière
Et que Sanson vainqueur d'un peuple
Terrassé
avec un offrement sauglant et fracassé
N'a pu faire sortir pour la bouche altérée
De cet os ridicule un ruisseau d'eau filtrée

Tout est possible à Dieu d'irez vous - non morbleu
 Le ridicule manque aux attributs de Dieu
 Dieu n'a jamais signé vos mensonges profanes
 Et vous taillie le jus de vos machinations d'anes.

Je reviens à mon dire et prétends qu'ici bas
 un penseur est bien fort lorsqu'il ne doute pas
 Le scepticisme étant impossible en science
 N'est qu'un tâtonnement de la sottise ignorante
 Je vois, je sais, je cherche et marchant pas à pas
 Je ne crois jamais rien de qu'on ne sait pas
 Je ne présume pas les choses que j'ignore
 Chercher n'est pas douter c'est ignorer encore
 Je soude le problème et quand j'aurais trouvé
 Je dirai je connais et non pas j'ai rêvé
 En attendant j'admets qu'on ne montre la
 route
 C'est de la confiance et ce n'est pas du doute
 D'un guide clairvoyant je puis suivre les pas

Si je sais qu'il couvait le que je ne sais pas.
Mais suivre aveuglément l'aveugle qui chemine
Mais faire pas un fou gouverner malade.
C'est ce que je prétends n'admettre pour rien.
Fut-il pape et surtout s'il me dit qu'il est Dieu
Qu'on soit triste ou content, qu'on ne s'appropr
ou ne haine
Toujours calmé calmé je veux tirer ma lame
Et dire à mes amis : voulez vous vivre en paix?
Apprenez, croyez peu, mais ne doutez jamais.

Raison théologique
ou théologie raisonnée

Il existe une loi suprême inexorable
Qui protège le juste et punit le coupable.
Le sentiment profond de l'immortalité
Nous vient de la nature et de l'humanité.
La vie est collective autant que personnelle
Le grand foyer projette et reprend l'étincelle
Il faut faire le bien pour le bien seulement
Sans espoir de salaire ou peur de châtiment.

Moïse et Mahomet proclament le Meilleur.
Dieu dans l'humanité c'est le christianisme,
Rome c'est le devoir avec l'autorité.
Genève c'est le droit avec la liberté.
Or ces dogmes divers se complètent l'un l'autre
Le Dieu des musulmans et des juifs est le nôtre
C'est dans tous nos pères qu'il nous devons aimer.

Les abus tout au mal, il faut les réformer.
L'ordre exige pourtant l'obéissance libre
Il n'est point de devoirs que le droit n'équilibre.
Doux, juif et musulman, chrétiens au pape unis
Protestants divités acceptés ou bannis
Sont nos frères en Dieu, composant tous ensemble
Cette religion dont l'esprit nous rassemble;
Telle est de l'univers la catholicité
Qu'il illumine deux mots : justice et charité.

L'autre vie est pour nous l'inconnu, le peut-être
Nous vivons, nous mourons tels que Dieu nous
fit naître
Récupérera-t-il le mouton d'être doux ?
Punira-t-il les loups d'avoir été des loups ?
Les loups frémissements de la mouche indignée
Seront-ils qu'on tourmente en cufer l'araignée ?
L'univers est un champ de bataille et de mort
Ou le faible est toujours mangé par le plus
fort

105
Le grand homme succombe opprimé par l'envie
C'est la fatalité, c'est la loi de la vie.
Vous fait-on croire aussi colombes des amours
Qu'il existe un enfer pour l'âme des vaillants?
Néron n'était qu'un tigre échappé de la cage
Mais Dieu serait lui-même un Néron plus
sauvage
S'il offrait le spectacle au Ciel épouvanté
D'un tigre en vie pendant l'éternité.
Un supplice éternel veut un Dieu pour victime
Et l'ange révolté, Satan serait sublime
Acceptant de l'enfer l'effroyable tombeau
Plutôt que d'adorer son éternel bourreau
L'enfer serait l'orgueil inexorable et sombre
Faisant couvrir à Dieu le tropas dans son ombre
C'est la négation des gloires du travail
C'est de la charité l'éternel deshonneur
Du péché triomphant c'est une apothéose

De Dieu même en Démon c'est la métamorphose.
L'homme, libre amateur et createur du mal
Deviens un Dieu vaincu que Dieu traite en égal
Or étant le plus fort si Dieu frappe il est lâche
Il est vil s'il se venge, il a tort s'il se fâche
Une crime ne peut être éternel et puni.
Et le mal serait Dieu s'il était infini.

Dieu changeant en fureur sa bonté paternelle
Faisant des humains la torture éternelle
Deviens si complaisant pour l'honneur de
l'enfer

Qu'on pleure en saluant le martyr Lucifer.

Oh n'éternisons pas la haine et le blasphème
L'éternité de Dieu brûle parce qu'elle aime
Dieu ne change jamais; comment donc supposez
Qu'un insecte l'irrite et ne peut l'appaiser?
A la peine de mort, la plus grave des peines
D'avance il a soumis les sottises humaines

Le tombeau c'est la paix avec la liberté
 L'égalité suprême et la fraternité.
 Le ver discernait-il l'innocent du coupable
 Et le riche pourri du dernier misérable?
 Comment l'âme des vents s'en irait-elle au feu
 Sans jambes et sans pieds n'ayant ni corps
 ni lieu?

Que devient le rayon qui colorait la robe
 Quand la robe est flétrie? il colore autre chose.
 Vous soufflez un flambeau, la flamme disparaît,
 Est-elle éteinte? un enfant le croirait.
 La flamme est-elle un être ou bien un phénomène
 Analogue à celui de la pensée humaine?
 Elle ne peut mourir que faute d'aliment
 Et le verbe se tait s'il manque d'instrument.
 Mon violon brisé ne me sert plus, qu'importe
 La musique éternelle avec lui n'est pas morte.

Tout s'écroule, palais, tombeaux, temples, autels
Mais dans l'humanité vous souvenez immortels

De la foi des chrétiens le texte vous enseigne
Afin que de mal faire incessamment on craigne
Qu'un jugement s'apprête et qu'un jour à venir
Nous devons tous renâcher avec le Souverain!

Alors quels cris d'horreur, quels sanglots
D'épouvante

Néron reconnaissant Agrippine vivante
Qui le force à tetter son sang noir et figé!

Ugolin vomissant l'enfant qu'il a mangé

Troppmann... mais je m'arrête, ayant peur
De l'horrible

La foudre est inutile à ce tableau terrible

L'impie à ses remords ne pouvant échapper

Dieu s'hon^{or}erait trop s'il daignait le frapper

Malheur à qui s'endort avec une poignée

Il se réveillera dauphin par la nature

Et n'inspirera plus ni crainte ni pitié...

J'aimerais mieux pourtant que tout fut
Oublié

Et ne suppose pas que Dieu Substance pure
 Veuille pour la garder saler la pourriture
 Donc s'il veut conserver son ouvrage sali
 Il le rafraichira dans le fleuve d'oubli.

D'ailleurs Dieu n'est pas tel qu'on nous le représente
 Et n'a jamais besoin d'inspirer l'épouvante
 Il n'a rien qui ressemble aux caprices d'un roi
 Il fait tout pour la loi, dans la loi, par la loi
 Sa Substance impalpable emplit l'espace immense
 Ou la forme finit l'infini recommence
 Tout vit, tout se transforme en un progrès fatal
 Et ce qui meurt toujours c'est le vice du mal.
 Dieu c'est l'ordre éternel, c'est la force infinie
 C'est le régulateur de la grande harmonie
 Il est, mais il n'est pas ce que l'homme a vu
 Il est ce que jamais les prêtres n'ont prouvé
 Il est la loi vivante, âme de toute chose
 La raison, le moyen, le principe et la cause

Dieu dans l'éternité c'est le Javon qui peut
La loi qui se conserve et le pouvoir qui veut.
L'homme est un dieu manqué qui se souvient
Du diable
Des mystères chrétiens l'évangile est la fable
La Bible est le secret du Sphinx pyramidal
Obscurément gravé sur son vieux piédestal
Le dogme catholique est l'ombre de ces ombres
C'est l'aigle de pathmos qui sous ses ailes sombres
Couve un œuf immortel, la sainte Charité!
Nécessitant l'indulgence avec l'autorité,
Dans la communion qu'il nomme uni-
verselle

Il proclame de Dieu la présence réelle.
Oui, sur tous les autels, en tout lieux en tout lieu
C'est la communion qui réunit Dieu
Jesus dit: aimez vous! que la foi vous rassemble
A la table du Cén Communion, ensemble
Et vous vous sentirez être immortel en vous

108
Riche et pauvre à côté l'un de l'autre à jeun
Mangez le même pain qui vous immortalise
Ce pain sera mon corps revivant dans l'Eglise
Car j'ai voulu mourir pour unir les humains
Et le salut du monde est l'œuvre de mes mains.
C'est dans cette sublime et simple métaphore
Que du culte à venir brille déjà l'aurore
Et nos sages docteurs n'ont vu dans cet éclair
Qu'un pain qui s'escamote et devient de la chair
Ils ont cru pour prouver leur anthropophagie
D'un sang vermeil encor voir la nappe rouge
Silence la Vierge !... les ombres passeront
Les nuits de l'ignorance un jour s'éclairciront
Et les hommes guidés par la même lumière
Se reconnaitront tous enfants du même père !

Visions prophétiques

J'étais en prisonnier pour la libre parole
Et pour avoir des dieux, deviné le symbole,
Quand l'esprit soulevant les voiles de ma
Chair
Me fit faire le tour du ciel et de l'enfer
puis dans l'ombre au dessus des plus sublimes
faits
plus loin que les docteurs, plus haut que
les prophètes
Il me laissa debout sur un roc escarpé
Où le serpent d'Eden n'avait jamais
Exilé
Sur ma tête une étoile apparut en silence
Et remplît tout le ciel d'une auréole immense
Alors je me jettai tout tremblant à genoux
Et je criai : Seigneur ayez pitié de nous

pourquoi choisir vous dans le monde ¹⁰⁹
incurable

Des plus obscurs pécheurs moi le plus misérable
pous ^{me} lui montrer soudain dans un jour inspiré
Ce que Moïse même et saint paul n'ont pas
vu?

L'esprit me répondit la lumière du temple
N'est pas subordonnée à l'œil qui la contemple
Quand l'aube repartait son éclat continu
Se révéle à l'oiseau réveillé le premier
L'étoile apparaît donc, non pas à ton génie
Non pas à tes vertus mais à ton insomnie.

Quelque chose pourtant plaît au Seigneur en toi
Tu n'as point de la peur subi l'enfance loi
Nourri par les docteurs du faux christianisme
Tu repoussas le joug de leur pharisaïsme.
Abusant contre toi de leur autorité
Du haut du temple alors ils t'ont précipité
Il faut bien alors que Dieu corrige tes lauzes

Et te fit soutenir par la main de ses ailes.

Le pécché

J'aurais été seigneur votre enfant bien aimé
Si ma bouche en tombant n'avait pas blasphémé
J'ai pleuré, j'ai souffert et puis dans ma colère
J'ai bu l'ivresse impure et j'ai brisé mon vœu
La déesse Attante sans pudeur et sans foi
Un matin de Noël se vint offrir à moi
Elle avait les regards d'une vierge ingame
Et sous ses cheveux noirs l'épaule demi-nue
Elle parlait tout bas disant qu'elle m'aimait
Et sa vue était belle et sa voix me charma
Et bravant d'un serment l'austérité jalouse
J'ai dit au démon : viens tu seras mon épouse.
Le mystère fatal tristement s'accomplit
J'avais mis la démeule et l'enfer dans mon lit
Attante prétendait que je l'avais seduite
Elle m'abandonna ! puis moi... je l'ai maudite.

Non, je connais ton cœur, pour elle il a prié
puis vers Dieu bien longtemps tes douleurs ont crié
Tu t'es flétri toi-même afin qu'elle fut libre
Cet effort dans ton âme a refait l'équilibre
Et quand tu m'invoguais je suis venu vers toi.
Je parle donc, écoute et tais-toi devant moi
Cette étoile de gloire au brillant diadème
C'est la raison qui parle et vit par elle-même
Les fantômes divins, fujiter, Jehovah
Tout les illusions d'un songe qui s'en va
Moi je suis la pensée éclosée dans ton âme
Tu me prêtes des yeux et des ailes de flamme
Et dans un mouvement d'érêtisme nerveux
Tu te sens enlevé par un docteur cheveu
Sache que Dieu réside ou la raison domine
Et que l'amour n'est pas la lumière divine
L'amour est un besoin de l'âme ou de l'esprit
C'est une écorce d'or qui cache un fruit
amers

L'amour ne s'ennoblit que par le sacrifice
La douleur surmontée est son divin calice
Abraham de l'enfer put braver les démons
Quand Dieu l'eût contempli prêt à frapper
Son fils

Toujours la paix sereine à la douleur pour mien
Et Jésus triomphant est né sur le Calvaire
Regarde autour de toi le monde révolté
Il aime avec fureur la vierge liberté
Mais cette vierge sainte à la tête voilée
Veut qu'on l'épouse et meurt dès qu'elle
est violée
Ou plutôt elle fuit dès qu'on veut l'outrager
Et l'empire fatal accourt pour la venger
Et ceux dont la fureur la poursuit et
l'outrage
Trompés comme Ixion n'embrassent
qu'un nuage
puis liés au rouet de la fatalité
Ils remuent sans cesse et de l'autre
côté

Retombent pour monter et retomber encore
Des évolutions s'abîme les dévore
L'enfer réveille alors les vaincus triomphants
Et leur dit que Saturne a mangé les enfants
Les larves du tombeau de veuve avides
D'un diadème usé chargeant leurs crânes
font germes tout à coup le champ d'^{vives} Ezechiel
Et d'un monde-cadavre épouvantant le ciel.
Anachronisme vain ! leurs jambes de squelette
Cliquetent en marchant comme des castagnettes
Et battent dans l'oubli le rappel du passé ;
Elles ne trouvent plus leur royaume effacé
Mais à la liberté voulant barer les portes
Elles passent hélas dans les gâches peu fortes
Leurs radiers poudreux leurs tibias glacés
Ou entend le bruit sec des ossements cassés
La porte les repousse en s'ouvrant d'elle-même
Et le squelette ~~torse~~^{croûle} avec son diadème !

Il en doit être ainsi tant que l'autorité
N'aura pas fait un pacte avec la liberté
Tant qu'une foi savante à la raison soumise
N'aura pas fait aimer les dogmes de l'Eglise
Tant que l'homme effaré luttant sans savoir
Qu'on achète le droit par le prix du devoir
Que l'inégalité règne dans la nature
Que la fraternité serait une imposture
Si les hommes livrés au pêle-mêle affreux
Pourraient sans aucun frein se déchaîner
Que les masses toujours doivent être guidées ^{en tous}
Et que la force aveugle obéit aux idées
Que le pape n'est pas une fétiche et que Dieu
Ne jette pas l'esprit et le savoir au feu
Que l'Eglise aurait du plus forte et plus
Sincère
Dans la juste critique encourager Voltaire

Et de la charité montrant le talisman
 Gagner l'auteur d'Alzire au vrai Dieu de Guzman
 Mais que ces disputeurs, jésuites, fausseinistes
 patouillet furieux Nicole et pascal tristes
 Offrant leurs préventions à ce divin moqueur
 Devaient en s'égayant lui soulever le cœur.

Regarde maintenant l'Eglise et les apôtres
 Dans l'encre et dans le fiel trempant les patenôtres
 Une sale grêle au nez facétieux
 Crache sur les humains les ordures des cœurs
 Son style plein d'odeurs en ruisseaux se promène
 Et la salette en fait déborder la fontaine
 L'enfant Jésus se mouche avec le drapeau blanc
 Le Dieu de l'univers est un gros cœur sautant
 On coigne l'orgueil de la sagesse humaine
 Avec les oripeaux de sainte Philomène...

Alors je regardai l'esprit qui me parlait
 L'étoile dans le ciel lentement s'en allait

Je doutais de l'esprit; car en moi, misérable,
un souvenir d'abbé murmurait: c'est le diable.

Alors je m'éveillai tout trempé de sueur
Les tempes me battaient follement, j'avais peur
peur de la vérité, mon Dieu! de la justice!
peur de saint Dominique et de son saint office,
Car de fils de fer rouge artistiquement tressés
Mes souvenirs étaient la robe de Nessus.
La saison quand on dort n'est jamais la
plus forte;
Toujours vers le passé le rêve nous emporte,
Et le pauvre penseur plus fier qu'yéhoïa
Confus de sa sottise enfin se retrouve.

Épilogue

De cette vision j'explique le problème
Je m'étais endormi lisant des livres fous
Et de tragédies méditant le poème

J'avais à mon souper mangé du pois aux choux.

Conclusion

Beuvons frais

Chanson

Air de Calpigi

Auûs, laissons du patriarche
Au gré du vent naviguer l'arche;
L'oîseau favori des amours
Nous promet encor d'heureux jours (bis)
Noû vainqueurs de l'oude amère
A planté la vigne sur terre;

Joignons la vigne, et buvons ~~les~~ ^{les},
C'est l'avis du vieux Rabelais (bis)

Gouffrant ses manneilles nourries
La terre est grosse de délices
Elle a pour chesurs des moissons
Les bois murmurent des chansons. (bis)
Ses larmes font des fleurs écloses
Son rire épanouit les roses;
Cueillons la rose et buvons frais !
C'est l'avis du vieux Rabelais ! (bis)

Aimons le vin quand il enivelle
Et la femme tant qu'elle est belle
Cueillons les fleurs tant les froisser

Et les plaisirs tous y penses. (bis)
Infidèle du matin même
Neke dit: c'est toi seul que j'aime
Croyons la chose et bevons fais
C'est l'avis du vieux Rabelais

Quel est le plus divin système
Le dernier mot du grand problème?
Quel parti nous fera la loi
Les républicains ou le roi? (bis)
Quel est le sens des mots civisme
Fraternité, patriotisme?

— Cela veut dire: bevons fais!
C'est l'avis du vieux Rabelais. (bis)

Vous demandez si les comètes
 peuvent rencontrer les planètes ?
 Mais s'il fallait régir les cieux
 A quoi vous serviraient les dieux ? (bis)
 Je puis sans lunette ni sphère
 Voir le vin rencontrer mon verre !
 C'est la comète ! et bevout frais
 C'est l'avis du vieux Rabelais. (bis)

Que Nicodème dans la lune
 S'ingénie à chercher fortune,
 Si haut je ne vais point loger
 Mes œufs rouges pour les manger. (bis)
 Tant que j'ai dans mon escarcelle
 De quoi garnir mon humble écuelle
 Je m'en contente, et bevout frais !

C'est l'avis du vieux Nabelais. (bis)

Quand nous avons fait nos betises
Usé nos dernières Menues
Dieu nous reprend, de nous la bas
Que fait-il, que ne fait-il pas? (bis)
Que fait-il des neiges fondues,
Des vieilles lunes mufondues?
Je n'en fais rien; mais vous fait
C'est l'avis du vieux Nabelais. (bis)

Fin

Dédicace

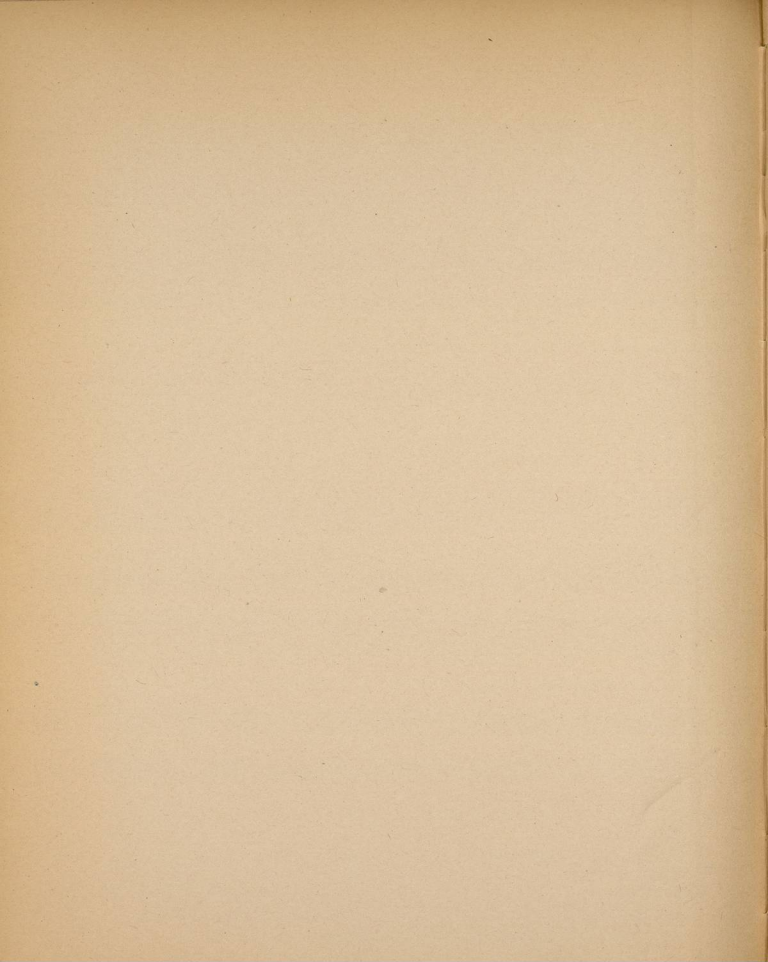
Parmi les animaux à deux pieds sans plumage
 Qui de l'espèce humaine usurpent le langage
 Il en existe peu d'unis de sens commun
 Et Salomon lui mille en trouvait à peine un.
 Je n'ai point travaillé pour ces êtres vulgaires
 Qui de l'humanité sont les surnuméraires
 Singes dégénérés présentés au concours
 Mais que la Véraison revendique toujours
 Ces gens là n'aiment point les vers ni les idées
 Leurs âmes par l'esprit ne sont point obsédés
 Il leur fait Rocambole et les airs d'Offenbach
 Des femmes, des chevaux de l'or et du tabac
 J'écris pour les penseurs si'en fut-il plus au
 Monde
 Qui goutent sagement au fruit d'Eve la blonde

Et qui de Ménémosyne haurant les autels
C'est peut-être le droit de le croire immortels
Si mes vers sont gardés et peuvent me survivre
Si pour quelques amis ou en fait un bon livre
Ma muse leur d'édie un salut fraternel
Avec l'heureux souhait d'un sourire éternel
A la gloire, à l'oubli tant pour je me tiens
Aimant parfois les pleurs, surtout ceux
de la vie
Je me laisse juger comme un ecce Homo:
Donc, à mes chers lecteurs vel duo vel
Nemo.

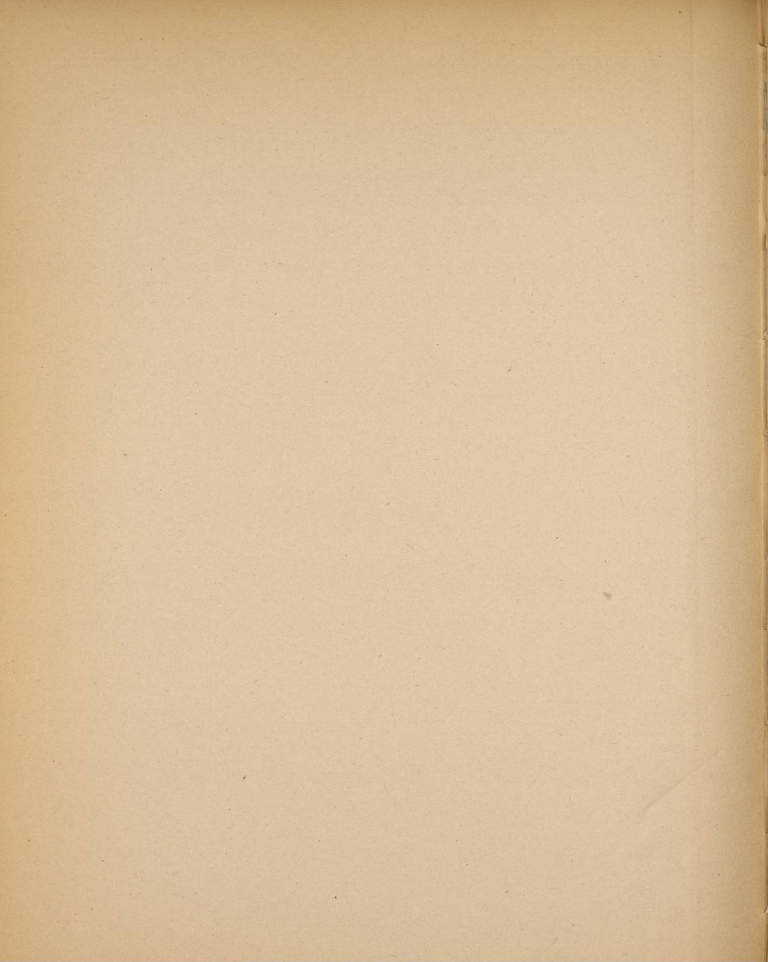
Eliphas Lévi

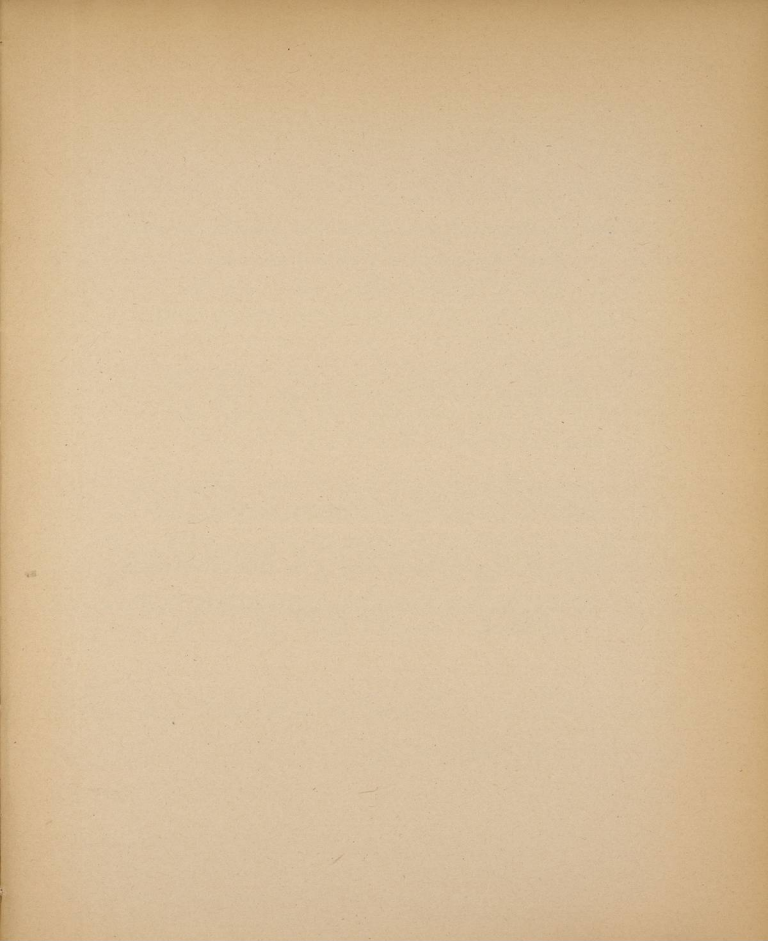
Novembre 1871

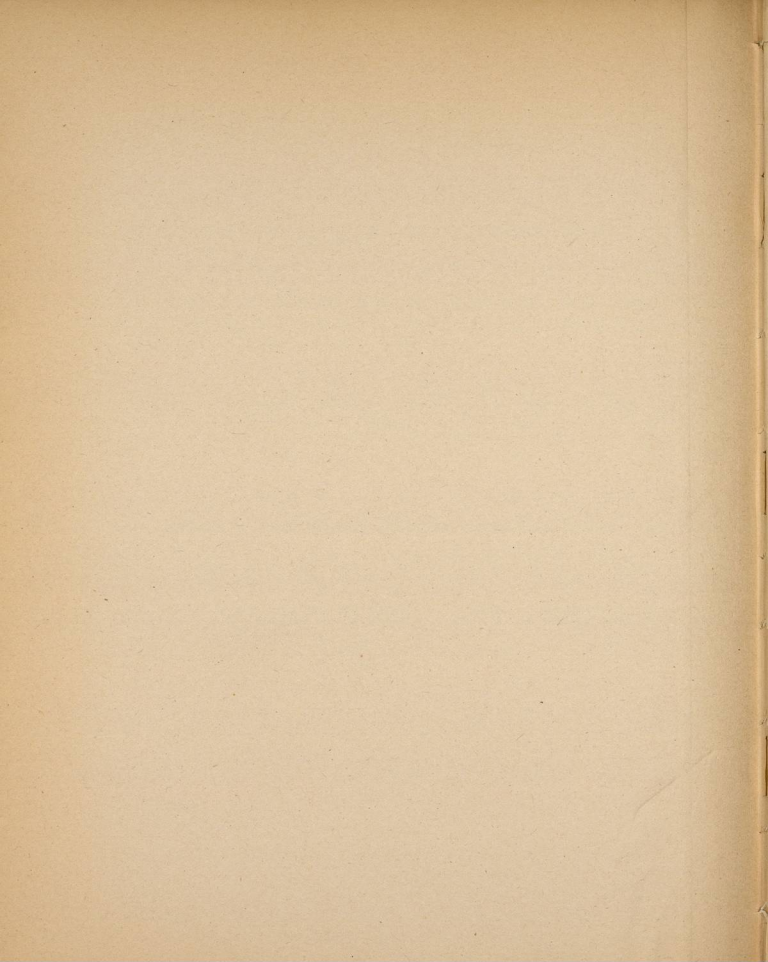


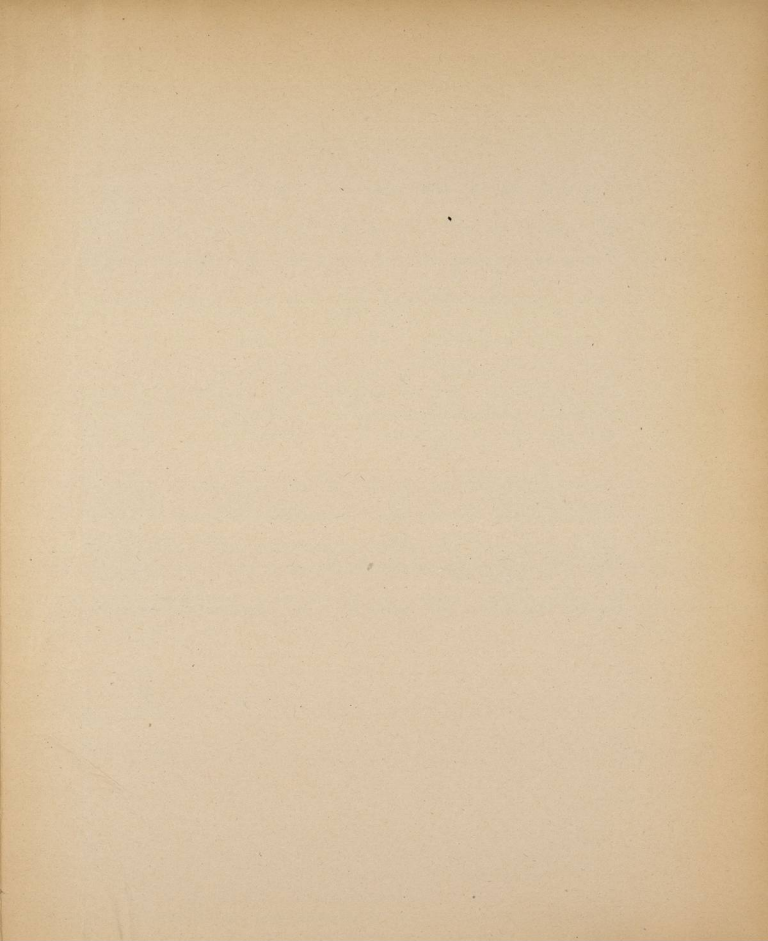


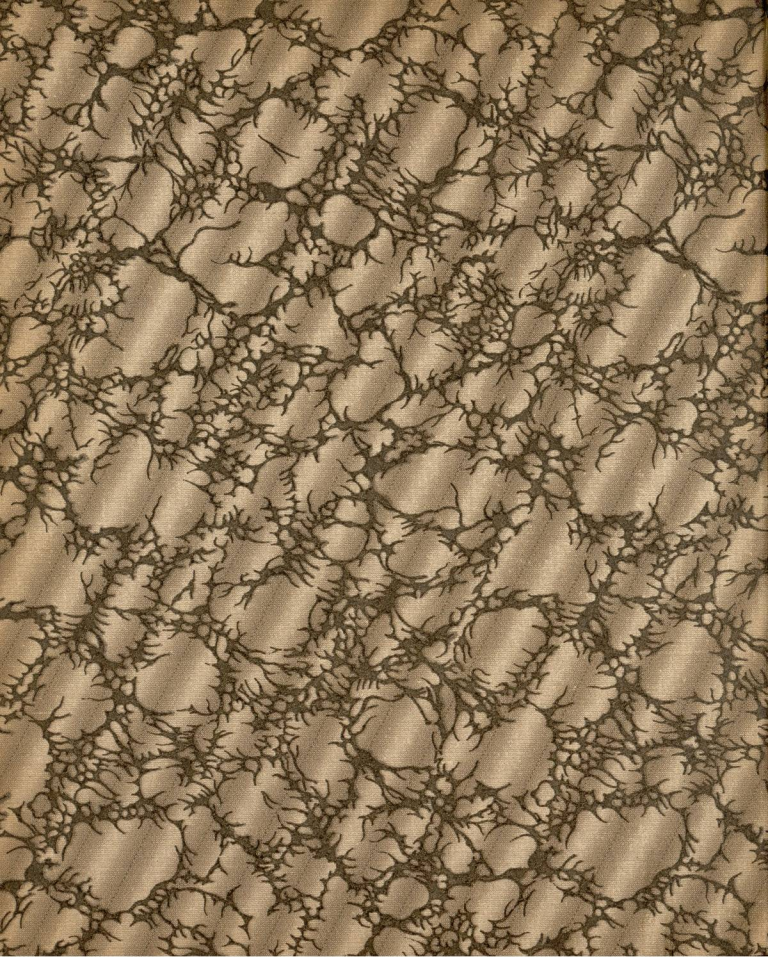


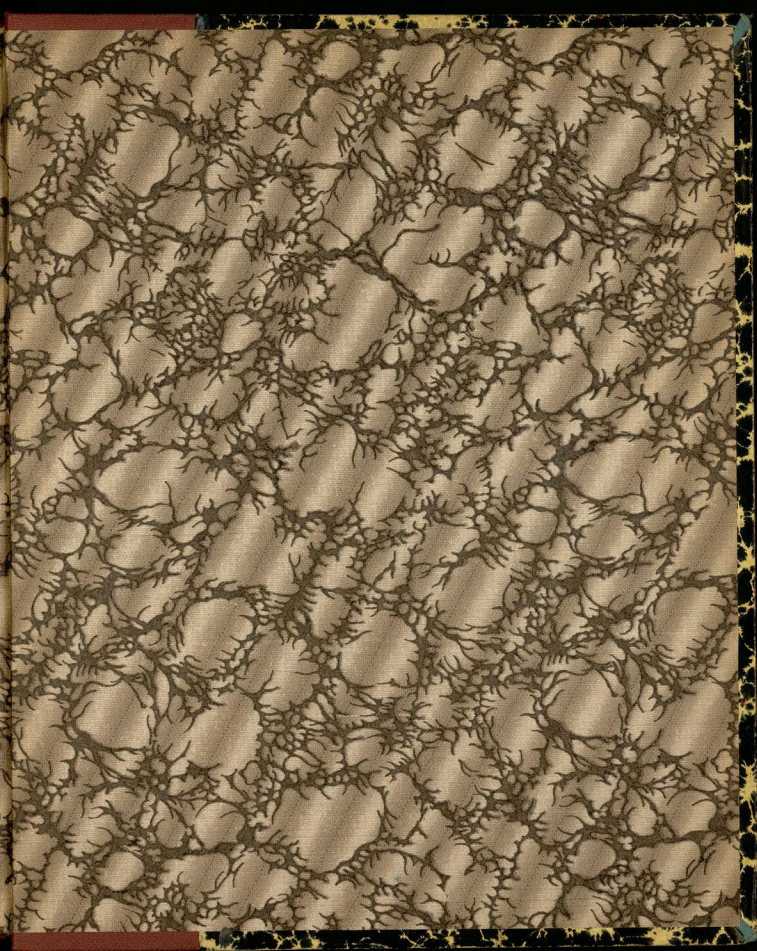












About this file

Eliphas Lévi. *Rimes et raison: poèmes inédits*, novembre 1871. Auteur: Constant, Alphonse (1810-1875). Contributeurs: Barbier, Auguste (1805-1882), dédicataire; Dupanloup, Félix (1802-1878), dédicataire; Hugo, Victor (1802-1885), dédicataire; Encausse, Gérard (1865-1916), ancien possesseur. Papier. 116 feuillets. 180 x 140 mm. Demi-reliure toile. 19^e siècle. Description: quelques poèmes dédiés à Auguste Barbier, à Mgr Dupanloup, à Victor Hugo.

Rights

The Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne publishes the digitised manuscript under the Licence Ouverte Etalab, which permits reuse with attribution. This file credits the library as a matter of record, and the credit line is: Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne, MS 1799.

How this file was made

Compiled from the 251 images served at full size by the NuBIS IIIF image service (manifest 202356, images roughly 2100-2400 by 2700-2800 pixels), fitted to 1200 pixels wide and re-encoded at quality 70. Nothing is cropped: each leaf is scaled to fit the page. The source PDF offered by the library tiles each scan into strips; these are whole leaves.

Two things a reader should know

First, this file carries no transcription. The manuscript is in a nineteenth-century hand, no machine has read it, and a transcription taken off a photograph would be a guess. Second, the 251 images are not 251 leaves: the manuscript is foliated to 116 leaves, and the library photographed both sides of each leaf, the endpapers and the binding.

The title page, as read

Rimes et Raison, in a large hand. Below it three lines read with uncertainty (*Souvenirs, a Scarron, Poésies inédites*). Then, clearly, par Eliphas Lévi: the author signed the notebook with his own pen name. Below that, in a later hand, folio 1 à 116, which is the library's own foliation. At the head of the page, Ms 1799. Two stamps: an oval BIBLIOTHÈQUE DE LASORBONNE, MS 1799, and a purple accession stamp that is not legible in the scan.